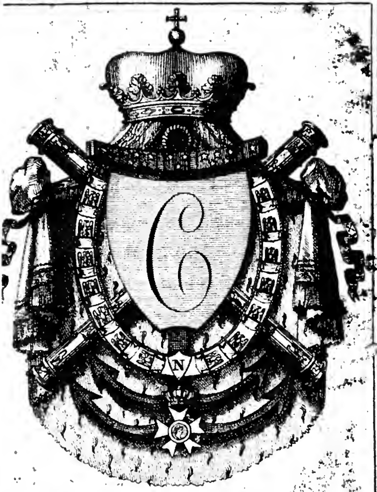

6
N

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES DAMES.

Seconde Classe :

HISTOIRE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

HISTOIRE.

TOME VINGT-TROISIÈME.

A PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1789.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

HISTOIRE MODERNE.

LIVRE ONZIÈME.

CHAPITRE V.

Des principales puissances de l'Europe, depuis l'avénement d'Elisabeth au trône d'Angleterre, jusqu'à la paix de Vervins.

Les catholiques ne reconnoissant point la légitimité d'Elisabeth, lui contestoient tout droit au trône,

& le duc de Guiſe établiſſoit là-deſſus ſes projets d'ambition, ſongeant au crédit qu'il acquéroit ſi ſa nièce, qui avoit réuni l'Ecoſſe à la France, y réuniſſoit encore l'Angleterre. Il avoit, en conſéquence, déterminé Henri II à faire prendre au dauphin & à la dauphine les titres que leur donnoient leurs droits reconnus par les catholiques, & on n'attendoit plus que l'occaſion pour les faire valoir. Mais la mort de François II diſſipa tous les projets du duc de Guiſe, & en même tems toutes les inquiétudes qu'ils avoient pu donner à la reine Eliſabeth.

Marie Stuart n'avoit preſque plus de conſidération à la cour de

France : elle étoit au contraire exposée aux dégoûts, que lui donnoit Catherine de Médicis. Cette reine se vengeoit sur elle du peu d'autorité qu'elle avoit eu pendant le règne de François II. Il fallut donc que Marie se préparât à retourner en Ecosse. Voyons quel étoit l'état de ce royaume.

En 1513, Jacques V monta sur le trône d'Ecosse. Il avoit à peine deux ans, & la régence, qu'un prince du sang contestoit à la reine mère, produisit aussitôt deux factions. Les troubles, qui en naquirent, durèrent pendant toute la minorité : ils continuèrent même, après que le roi eut pris les rênes du gouvernement ; & lorsqu'il com-

mençoit à se flatter de les avoir dissipés, le calvinisme, qui avoit pénétré en Ecosse, jettoit de nouvelles semences de division, & préparoit de plus grands maux. Le roi trouva des sujets désobéissans dans les partisans de la nouvelle doctrine ; & la noblesse qui faisoit la principale force de ce parti, le traversa presque toujours dans ses desseins. Il mourut en 1542 du chagrin que lui donnoient toutes ces dissentions.

Marie Stuart qu'il avoit eue de Marie de Lorraine, sœur des Guises, n'avoit alors que huit jours. Une seconde minorité réveilla toutes les factions, & en fit naître de nouvelles. Cependant, après quelques années

de troubles, la reine mère se saisit de la régence, avec les secours que Henri II lui envoya, & la jeune reine destinée au dauphin fut conduite en France en 1548.

Lorsque la régente songeoit à ramener les novateurs, ou du moins à refroidir leur faux zèle, en tenant avec eux une conduite modérée, la mort d'Edouard lui fit espérer, qu'étant privés de l'appui que l'Angleterre leur donnoit, ils se refroidiroient insensiblement d'eux-mêmes. Elle ne se fut peut-être pas trompée dans son attente, si Marie, fille de Henri VIII, eût été capable de quelque modération. Mais les protestans que cette reine chassa par la terreur des supplices, ayant

cherché un aſyle en Ecoſſe, portèrent avec eux la haine qu'ils avoient conçue contre les catholiques, & firent craindre aux écoſſois des perſécutions dont ils n'étoient pas encore menacés. Alors le comte d'Angus, le lord Lorne ſon fils, les comtes de Morton & de Glancarne, & pluſieurs autres formèrent une aſſociation, qu'ils nommèrent la congrégation du Seigneur, pour l'oppoſer à l'égliſe romaine, qu'ils nommoient la congrégation de Satan. La formule de cette aſſociation étoit conçue en ces termes. « Nous appercevant de » la rage infernale, avec laquelle » Satan, par l'organe de ſes ſuppôts, » les Ante-Chriſt de nos jours, cher-

» che à renverser & à détruire l'é-
» vangile de Jésus-Christ, & l'as-
» semblée de ses fidèles, nous nous
» sommes crus obligés de prendre
» la défense de la cause de notre
» maître, même jusqu'au péril de
» notre vie, certains de triompher
» en lui. Nous promettons donc,
» en présence de la majesté divine
» & de cette congrégation, qu'avec
» le secours de la grace, nous con-
» sacrerons constamment nos soins,
» notre pouvoir, nos biens & nos
» jours à conserver, à étendre, à
» établir la parole sacrée du Très-
» Haut & sa congrégation. Nous
» ferons tous nos efforts pour ras-
» sembler des pasteurs fidèles, qui
» puissent administrer les consola-

» tions du faint évangile, & les
» facremens à fon peuple dans toute
» leur pureté. Nous nous engageons
» à foutenir ces pafteurs, à pourvoir
» à leur fubfiftance, à les défendre,
» ainfi que toute fa congrégation
» en général & chacun de fes mem-
» bres en particulier, de toute notre
» puiffance, contre Satan & contre
» toute autorité impie, qui entre-
» prendroit de tyrannifer, ou de
» troubler ladite congrégation. Nous
» nous uniffons à elle, de même
» qu'à la parole divine : nous déteſ-
» tons, nous abandonnons la con-
» grégation de Satan, fes fuperfti-
» tions, fes abominations & fes
» pratiques d'idolâtrie. Nous nous
» déclarons ouvertement fes enne-

» mis par cette promesse sincère,
» faite devant Dieu, que nous dé-
» posons ici, signée de notre main,
» à Edimbourg le 3 décembre 1557 ».

On voit que ces enthousiastes ne se bornoient pas à demander l'exercice de leur religion, ils conjurèrent la ruine des catholiques. Ils sont prêts à prendre les armes pour prévenir les persécutions qu'on fait ailleurs contre les protestans, jugeant qu'ils seront exterminés, s'ils n'exterminent. Parce qu'ils se disent de la congrégation du Seigneur, ils se croient envoyés de Dieu, pour extirper la *congrégation de Satan*. Malheureusement ils se voyoient soutenus par la plus grande partie du peuple, & ils osoient déjà donner

des réglemens sur la manière de prier. La régente éprouva que les autres princes avoient donné au fanatisme des forces auxquelles elle ne pouvoit plus opposer de barrière. La conduite modérée qu'elle tenoit avec ces enthousiastes, ne les rassuroit pas. Ils n'attribuoient sa modération qu'à son impuissance, & ils jugeoient qu'elle n'attendoit que le moment de pouvoir sévir impunément, persuadés qu'elle devoit persécuter, puisqu'elle étoit catholique. Or, ce fanatisme devoit produire en Ecosse des désordres d'autant plus grands, que les peuples y étoient plus féroces qu'ailleurs, & presqu'encore sauvages.

L'avénement d'Elisabeth donna

une nouvelle hardieſſe aux proteſtans écoſſois, car ils ſe flattèrent que cette reine ne leur refuſeroit pas des ſecours. Dans ce ſiècle, le prince le plus ſage avoit d'autant plus de peine à ſe bien conduire, que tout ce qui ſe faiſoit de mal dans les états des autres, influoit néceſſairement dans les ſiens. La congrégation du Seigneur oſa demander à la régente & au parlement l'extinction de l'idolâtrie; c'eſt ainſi qu'elle déſignoit l'égliſe romaine.

Marie de Lorraine temporiſoit, lorſque Jean Knox arriva de Genève, avec tout le fanatiſme de la ſecte de Calvin. Aux déclamations de ce forcené, le peuple devint

furieux, briſa les images, renverſa les autels, enleva les vaſes ſacrés, pilla, détruiſit pluſieurs monaſtères. La régente fut obligée de prendre les armes : mais il fallut bientôt négocier, parce que les grands, qui vouloient faire ſervir l'enthouſiaſme du peuple à leur ambition, s'étoient mis à la tête des rebelles dont le parti croiſſoit tous les jours.

L'accommodement ne pouvoit pas être durable. Les rebelles connoiſſoient trop les châtimens qu'ils méritoient, pour ſe repoſer ſur un traité, auquel ils avoient forcé l'autorité légitime. Les chefs prenoient donc de nouvelles meſures. Ils continuoient d'exciter le peuple, ils lui

faiſoient de nouveaux ſujets de crainte, ils lui offroient le pillage des égliſes & des monaſtères, & Knox avec ſes déclamations groſſières & extravagantes n'étoit que trop propre à remuer des eſprits ignorans & ſauvages.

Sur ces entrefaites, le mariage du dauphin avec Marie Stuart, & la mort de Henri II, qui arriva l'année ſuivante, fournirent aux chefs des factieux de nouveaux prétextes, pour animer encore le peuple. Ils lui repréſentèrent la puiſſance des Guiſes en France, & l'uſage qu'ils en faiſoient contre les calviniſtes; ils lui firent craindre les ſecours qu'ils enverroient à la régente; & ils le firent ſi bien entrer dans toutes

leurs vues, qu'ils osèrent, de leur propre autorité, publier un acte, par lequel ils ôtoient la régence à Marie de Lorraine, & ordonnoient aux troupes françoises de sortir du royaume.

Leur confiance se fondoit principalement sur les secours qu'ils demandoient à la reine d'Angleterre, & qu'ils se flattoient d'obtenir. En effet, les intérêts d'Elisabeth ne s'accordoient que trop avec les leurs. Le titre de reine d'Angleterre que Marie Stuart avoit pris, découvroit assez les desseins, que les Guises se proposoient d'exécuter, après avoir subjugué l'Ecosse. Elle voyoit que les catholiques, mécontens de son gouvernement, n'atten-

doient que l'occaſion pour ſe déclarer en faveur de ſa rivale. Elle jugea donc qu'elle aſſuroit ſa couronne, ſi elle entretenoit les troubles en Ecoſſe, & ſes troupes marchèrent. Elles mirent le ſiège devant Leith, où les françois s'étoient renfermés.

Dans ces circonſtances, la tempête diſperſa une flotte qui conduiſoit le marquis d'Elbœuf, & la régente mourut. Cette princeſſe, dit M. Hume, joignoit aux talens qui étoient comme héréditaires dans ſa maiſon, une modération & des vertus qu'on ne remarquoit pas dans les autres princes de ſon ſang. Après ces deux événemens, les françois ne pouvant plus ſe main-

tenir en Ecoſſe, les miniſtres de France & d'Angleterre ſignèrent à Edimbourg un traité, qui portoit que les troupes françoiſes évacueroient inceſſamment l'Ecoſſe ; que François & Marie ceſſeroient de prendre le titre de roi & de reine d'Angleterre ; & qu'ils accorderoient une amniſtie générale pour tout le paſſé. Ils réglèrent auſſi la part que le parlement auroit au gouvernement : Eliſabeth ſut ſi bien ſe conduire dans cette conjonćture, qu'elle conſerva plus d'autorité ſur les écoſſois, qu'elle n'en laiſſoit à Marie même.

Les chefs de la congrégation ſe trouvoient maîtres du royaume. Ils convoquèrent un parlement, dans

lequel on conclut la ruine entière de la religion catholique. Bientôt les protéstans févirent avec fureur : ils abolirent la messe, établirent leurs ministres, pillèrent les monastères & les églises, & se saisirent des biens du clergé. L'avarice jointe au fanatisme produisoit par-tout un brigandage, qu'aucune puissance ne pouvoit réprimer. Cependant François & Marie refusoient de ratifier le traité d'Edimbourg, & de reconnoître un parlement, qui s'étoit assemblé sans leur aveu. C'est dans ces circonstances, que le roi de France étant mort, Marie se vit forcée à retourner dans un royaume, où ses sujets étoient les ennemis de son autorité & de sa religion,

Elle quitta le titre de reine d'Angleterre : mais quelques inſtances que fiſſent auprès d'elle les miniſtres d'Eliſabeth, elle refuſa de renoncer aux droits qu'elle avoit à cette couronne.

Elle fut conduite en Ecoſſe par ſes oncles le duc d'Aumale, le grand-prieur & le marquis d'Elbœuf. Elle avoit à peine dix-neuf ans. Si ſes graces ſéduiſantes & les charmes de ſon eſprit étoient ſans force dans un climat preſque ſauvage, l'éclat de ſa beauté frappa les yeux de ces peuples brutaux, & ſes manières humaines, affables, bienfaiſantes, touchèrent ces ames féroces : elle eût été adorée par des hommes, elle captiva quelque tems les écoſſois.

La vue de cette princeſſe aimable produiſit donc au moins un calme paſſager. Voulant en profiter pour rétablir l'ordre, elle eut la ſageſſe de donner ſa confiance à des miniſtres agréables à la nation. Mais l'enchantement ſe diſſipa bien vîte. Les fanatiques ſortirent comme d'un ſonge : ils ſe réveillèrent en penſant que la reine étoit catholique. Ils lui avoient accordé comme une faveur d'avoir une meſſe dans ſa chapelle ; & cependant ils ſe demandoient : ſouffrirons-nous cette idolâtrie ? un idolâtre n'eſt-il pas digne de mort ? peut-il conſerver quelque autorité dans l'état ? Le clergé prétendu réformé oſoit faire des prières publiques pour ſa con-

verſion. Il lui déclaroit ouvertement qu'il eſpéroit de lui voir bientôt abjurer ſes erreurs ; & il lui demandoit de payer ſes vœux & ſes prières par une augmentation de biens. Elle tenta vainement d'adoucir le caractère brutal de Jean Knox. Elle deſcendit juſqu'à le prier, s'il trouvoit quelque choſe à reprendre dans ſa conduite, de l'en avertir en particulier, & de ne pas l'avilir dans ſes ſermons aux yeux du peuple. Il lui répondit que ſi elle vouloit venir à l'égliſe, elle y entendroit l'évangile de la vérité ; & il ne ceſſa jamais d'invectiver contr'elle, ni de ſoulever les eſprits par des diſcours ſéditieux. Tout étoit un objet de ſcandale dans

cette jeune princeſſe, ſon enjouement, ſa parure, ſes amuſemens les plus innocens. On la contrarioit, en un mot, dans tous ſes goûts. Quelques ornemens, que les femmes portoient ſur leurs habits, parurent à ces réformateurs auſſi abſurdes que rigides, comme une vanité criminelle, qui devoit attirer la colère du ciel ſur tout le royaume.

Sans appui, n'ayant que des revenus très-médiocres, entourée de factions, au milieu d'une nobleſſe ſéditieuſe, d'un peuple ſuperſtitieux, & d'un clergé inſolent, Marie ſentit combien il étoit de ſon intérêt d'être en bonne intelligence avec Eliſabeth, qui avoit plus d'autorité

qu'elle en Ecoſſe. Mais la politique ſembloit donner d'autres conſeils à la reine d'Angleterre. Pouvoit-elle ſe lier avec une princeſſe, qui avoit des droits ſur ſa couronne, & qui l'avoit déclaré ſi ouvertement ? ne feroit-ce pas enhardir les catholiques, qui la deſiroient ſur ſon trône, à tramer quelque conſpiration contre le gouvernement préſent ? & pouvoit-elle contribuer à lui procurer un règne tranquille, ſans s'expoſer à troubler elle-même ſon propre repos? Malheureuſement le caractère d'Eliſabeth n'entroit que trop dans les vues de ſa politique, & ſa prudence ſervoit à voiler d'autres motifs qu'elle n'avouoit pas, mais

qu'elle cachoit mal. Avec le génie d'un homme, elle avoit toutes les petiteſſes d'une femme, elle étoit artificieuſe, fauſſe, coquette, impérieuſe & jalouſe. C'eſt pourquoi autant elle montroit de courage & de prudence avec les miniſtres des autres princes, autant elle laiſſoit voir de frivolité avec l'ambaſſadeur de Marie. Elle lui faiſoit des queſtions ſur la figure de cette princeſſe, ſur ſa taille, ſur la couleur de ſes cheveux : elle lui demanda qui des deux jouoit mieux du clavecin : elle pouſſa même l'indiſcrétion juſqu'à lui demander, laquelle étoit la plus belle. Elle paroiſſoit tous les jours avec de nouvelles parures, avec de nou-

veaux habits : tantôt vêtue à l'angloiſe, tantôt à l'italienne, tantôt à la françoiſe, elle ſembloit vouloir paſſer pour la plus belle femme de chaque nation, & on eût dit qu'elle ne voyoit le miniſtre écoſſois, que pour traiter avec lui des droits aux graces & à la beauté. Au reſte, ſon inquiétude n'étoit pas ſans fondement : car, à cet égard, Marie avoit tout l'avantage. Il étoit aiſé de s'appercevoir qu'indépendamment de toute raiſon politique, Eliſabeth ſeroit toujours l'ennemie de la reine d'Ecoſſe, & que ſes démonſtrations d'amitié ne ſeroient jamais que fauſſeté & diſſimulation.

Marie cependant, qui vouloit compter

compter ſur cette amitié, parce qu'enfin elle en avoit beſoin, lui fit propoſer de la cimenter, en la reconnoiſſant pour ſon héritière à la couronne d'Angleterre. On peut juger ſi cette propoſition fut agréée. Eliſabeth répondit que Marie, refuſant de ratifier le traité d'Edimbourg, paroiſſoit aſſez dans le deſſein de ne pas attendre que la ſucceſſion fût ouverte, & que dans cette conjonƈture, elle n'auroit pas l'imprudence de lui donner de nouveaux partiſans en Angleterre, en la montrant aux anglois, comme devant être un jour leur reine. Elle ajouta cependant, que ſi Marie vouloit ratifier le traité, elle offroit de l'expliquer, & d'ôter tout

soupçon qu'elle voulût l'exclure de sa succession. Alors la reine d'Ecosse consentit à renoncer à toutes prétentions actuelles sur la couronne d'Angleterre, pourvu qu'Elisabeth lui en assurât l'héritage. Cette dernière proposition étoit si juste, qu'Elisabeth ne pouvoit s'y refuser, sans mettre le tort de son côté : elle prit donc le parti de laisser traîner cette affaire, jusqu'à ce qu'enfin on n'en parlât plus.

Elisabeth ne craignoit rien tant que d'être exposée à partager son autorité, jusques-là qu'elle auroit pris ombrage, non-seulement d'un mari, mais encore de ses propres enfans. Elle paroissoit haïr d'avance quiconque pouvoit lui succéder :

elle paroiſſoit même vouloir empêcher que ceux qui avoient quelque droit au trône, puſſent avoir des deſcendans. Le comte Hartfort, ayant épouſé ſecrettement Catherine Gray, ſœur cadette de l'infortunée Jeanne, elle les fit enfermer dans la tour de Londres, & ne rendit la liberté au comte qu'après la mort de ſa femme. Avec ce caractère, elle étoit bien éloignée de déſigner pour ſon héritière une princeſſe, que beaucoup d'anglois deſiroient de voir ſur le trône.

Quoiqu'elle ne paroiſſe pas avoir été inſenſible à l'amour, elle ſe déclara ouvertement pour le célibat, par la crainte de perdre ſon autorité. Cependant elle n'étoit pas

fâchée qu'on imaginât qu'elle ne persisteroit pas dans cette résolution. Elle laissoit volontiers concevoir des espérances aux princes étrangers, & aux grands du royaume, qui aspiroient à sa main ; les ménageant toujours, ne s'engageant jamais, & les retenant par ce moyen dans ses intérêts. Sa politique s'accordoit en cela parfaitement avec sa coquetterie. Cependant quelles qu'aient été les petitesses de cette reine, elle ne les eût pas eues, si elle n'eut pas été femme ; en changeant de sexe, elle eût été un grand homme. Marie Stuart n'étoit pas un grand homme, mais elle n'avoit pas, comme Elisabeth, toutes les petitesses de son

ſexe, peut-être parce qu'elle étoit plus sûre d'en avoir toutes les graces.

Les circonſtances étoient bien différentes pour ces deux princeſſes. Tandis que Marie, enveloppée dans une ſuite d'événemens funeſtes, n'a rien à ſe reprocher & s'attend chaque jour à de nouveaux malheurs ; tout devient favorable à la reine d'Angleterre. Sa rivale impuiſſante eſt au moment d'être opprimée par des ſujets rebelles : les Guiſes qu'elle avoit redoutés, ne peuvent plus rien entreprendre, depuis qu'ils ont perdu en France une partie de leur autorité. Elle ne voit aucun ſujet d'inquiétude ni au dehors ni au dedans ; & le

calme eſt dans ſes états, pendant que des orages s'élèvent tout autour d'elle. Dans cette ſituation heureuſe, elle ſe fit un plan de ne rien entreprendre témérairement, & de s'occuper du bonheur de ſes peuples. « Elle acquitta une partie des » dettes immenſes de la couronne : » elle fit des réglemens ſur la mon- » noie, que ſes prédéceſſeurs avoient » conſidérablement altérée : elle » remplit ſes arſenaux d'armes, » qu'elle fit venir d'Allemagne & » d'autres endroits : elle engagea » la nobleſſe à s'en pourvoir à ſon » exemple : elle introduiſit dans ſes » états l'art de faire la poudre, & » de fondre des canons de cuivre ; » elle fortifia ſes frontières du côté

» de l'Ecoffe; fit de fréquentes re-
» vues de fes milices; & favorifa
» l'agriculture, en favorifant l'ex-
» portation des grains. Elle releva
» le commerce & la navigation :
» elle augmenta fi confidérablement
» la marine de fon royaume, par
» les vaiffeaux qu'elle fit conftruire
» à fes frais, & par ceux qu'elle
» engagea les négocians à faire
» conftruire à leurs dépens, qu'elle
» fut regardée à jufte titre comme la
» reftauratrice de la puiffance & de
» la gloire maritime d'Angleterre,
» & comme la fouveraine des mers
» du Nord. Loin que fon économie
» naturelle fût un obftacle à ces
» grandes entreprifes, elle lui affu-
» roit au contraire les moyens de

» les exécuter avec plus de certi-
» tude. Enfin l'Europe entière ad-
» mira dans la conduite de cette
» princesse, tout ce que des projets
» conçus, dirigés prudemment &
» suivis avec constance, peuvent
» produire d'avantageux à une na-
» tion ». Dans ce tableau, que fait M. Hume, Elisabeth n'est plus une petite coquette, occupée de sa personne & de sa parure, c'est un roi digne du trône.

Un triumvirat s'étoit formé en France. Le duc de Guise, le connétable de Montmorenci, & le maréchal de S. André : ces trois hommes qui avoient fait auparavant à la cour trois partis contraires, jurèrent au commencement

du règne de Charles IX de ne plus séparer leurs intérêts & de s'unir pour la défense de l'ancienne religion. Ce motif étoit dans le connétable seul, l'effet d'un zèle sincère : car autrement il auroit penché à prendre le parti du prince de Condé, dans lequel étoient Coligni & Dandelot, ses neveux.

Catherine de Médicis, à qui ce triumvirat donnoit de l'inquiétude, craignit que le roi de Navarre ne s'y joignît encore, comme il en étoit vivement sollicité. Afin de le retenir, elle le flatta de traiter plus favorablement les huguenots. Cependant elle ne tint pas, ou du moins elle ne put tenir sa parole : car au mois de juillet 1561, il pa-

rut un édit qui interdiſoit toute aſſemblée aux calviniſtes.

Voyant alors qu'on tramoit pour diminuer ſon autorité, elle s'attacha le roi de Navarre & l'amiral, en faiſant convoquer une aſſemblée à Poiſſi, dans laquelle les catholiques & les proteſtans devoient diſcuter les points controverſés, & chercher les moyens de ſe réunir. Les plus ſages s'oppoſoient à ce deſſein, parce qu'ils en prévoyoient l'événement : mais le cardinal de Lorraine l'approuva, comptant que ce ſeroit une occaſion de faire briller ſon éloquence. Cette aſſemblée s'ouvrit le 9 de ſeptembre 1562, en préſence du roi, de la reine & des princes du

ſang : c'eſt ce qu'on nomme *le colloque de Poiſſi.* Théodore de Bèze y parla pour les huguenots. On diſputa, & les deux partis ſe ſéparèrent, chacun avec la confiance d'avoir vaincu.

Le colloque de Poiſſi parut avoir converti Antoine de Bourbon. Il eſt au moins certain que, ſollicité par le légat qui le flattoit de la reſtitution du royaume de Navarre, il revint à la communion romaine, & s'unit au triumvirat. Jaloux d'ailleurs du mérite de ſon frère, il voyoit qu'il ne joueroit jamais que le ſecond rôle dans le parti des calviniſtes ; & il crut qu'en qualité de premier prince du ſang, il ſeroit plus conſidéré dans le

parti qui suivoit le roi, ou que le roi suivoit. Jeanne d'Albret, qui avoit souffert impatiemment le huguenotisme de son mari, parce qu'elle ne vouloit pas, disoit-elle, perdre le peu qui lui restoit, se fit huguenote quand le roi de Navarre se fit catholique, & devint huguenote très-opiniâtre.

La reine vit que l'union du roi de Navarre aux triumvirs, alloit lui enlever le peu d'autorité qu'elle conservoit encore. Elle sacrifia donc sa religion à ses intérêts, & se jettant dans le parti des huguenots, elle fit révoquer l'édit de juillet, & en fit donner un autre qu'on appela l'édit de janvier 1563, & qui leur permettoit les assemblées

blées & tous les exercices de leur religion, jusqu'à ce que le concile général eût décidé sur les points contestés.

Dès que Philippe II eut appris cette nouvelle, il se hâta d'écrire au pape, au roi de Navarre, à Catherine de Médicis, & à tous les princes catholiques, pour témoigner la douleur qu'il en ressentoit. Il les exhortoit à prendre les armes, afin de porter le dernier coup au parti protestant, & il offroit de sa part tous les secours qu'on jugeroit nécessaires.

Antoine de Bourbon, sollicité par le légat & par l'ambassadeur d'Espagne, qui lui offroient toujours l'appât du royaume de Na-

varre, preſſa la reine d'éloigner de la cour les Colignis à qui elle paroiſſoit donner ſa confiance. Elle y conſentit à condition que le cardinal de Lorraine, le duc de Guiſe & le maréchal de S. André, ſe retireroient dans leurs terres. La condition fut acceptée ; parce que ces ſeigneurs comptoient trouver l'occaſion de revenir, & que d'ailleurs ils laiſſoient auprès de Charles IX, le roi de Navarre & le connétable de Montmorenci, qui veilleroient ſur leurs intérêts.

La cour étoit alors à Monceaux, près de Meaux ; & Condé voyant la retraite de ſes ennemis, vint à Paris dans l'eſpérance de s'en rendre maître. Le roi de Na-

varre fut effrayé du projet de ſon frère, & n'oſant s'y oppoſer tout ſeul, il invita le duc de Guiſe & le connétable à s'avancer avec des troupes, & à ſe joindre à lui. Le duc étant arrivé à Vaſſi, petite ville de Champagne, ſes gens en vinrent aux mains avec les huguenots, qui tenoient leur prêche dans une grange : il y fut lui-même bleſſé, & ce fut-là le commencement de la guerre civile.

Le prince de Condé ſortit alors de Paris, & s'empara d'Orléans, dont il fit ſa place d'armes : mais les triumvirs ſe rendirent maîtres de la perſonne du roi, & le conduiſirent à Paris, malgré la réſiſtance de la reine, qui repréſentoit

que cette violence autoriſeroit les rebelles, & romproit toutes les meſures qu'elle avoit priſes, pour ramener les eſprits par la douceur. C'eſt qu'elle ſe voyoit déſormais ſans autorité : auſſi écrivit-elle plusieurs lettres au prince de Condé, pour l'inviter à la délivrer, elle & le roi, de la dépendance où ils étoient. Ce motif fut en effet celui que publia Condé dans ſes manifeſtes, où il repréſenta le roi & la reine, comme en captivité ſous la puiſſance des Guiſes. Auſſitôt les huguenots prirent les armes dans toutes les provinces : ils pillèrent les égliſes ; ils ſe ſaiſirent de pluſieurs villes : & le ſoulévement fut général. Il y eut en différentes

parties du royaume jusqu'à quatorze armées, qui laissoient partout des traces de leur cruauté. Le sang des citoyens, les autels renversés, les temples ruinés, les villes pillées, les campagnes dévastées étoient les marques auxquelles on reconnoissoit les lieux, par où elles avoient passé.

Cependant les royalistes avoient reçu des secours de troupes & d'argent du roi d'Espagne, du pape, de Côme, duc de Florence, & de la république de Vénise. Condé, hors d'état de résister à tant de forces, eut recours à la reine d'Angleterre : maître de la plus grande partie de la Normandie, il offrit de lui livrer le Havre-de-Grâce, si

s'avança jusqu'à Paris, dont il attaqua les fauxbourgs. Repoussé par le duc de Guise, il fut suivi par les catholiques, & joint près de Dreux, lorsqu'il alloit en Normandie, dans le dessein de s'unir aux anglois. L'action fut vive, la perte à-peu-près égale des deux côtés ; le champ de bataille resta aux royalistes : le maréchal de S. André perdit la vie, & les deux généraux furent faits prisonniers, c'est-à-dire, le connétable & le prince de Condé.

L'amiral rassembla les débris de l'armée, trouva de nouvelles ressources, reprit presque toute la Normandie, pourvut à la défense de la ville d'Orléans, dont le duc de Guise forma le siège. La place

étoit fort preſſée, lorſqu'un jeune gentilhomme calviniſte, nommé Poltrot, crut ſervir ſa religion, en aſſaſſinant le duc de Guiſe. On accuſa Coligni & Bèze d'avoir excité la fureur de ce malheureux; mais ce fut ſans preuve. Jamais on n'a rien remarqué dans leur conduite, qui puiſſe les faire ſoupçonner avec quelque fondement. Il eſt ſeulement vrai que cet aſſaſſinat trouva parmi les huguenots des fanatiques qui l'approuvèrent. Voilà le premier crime de cette eſpèce, & ce ne ſera pas le dernier (*a*).

(*a*) L'année ſuivante on découvrit à Rome une conjuration qui fait bien voir

La perte que les catholiques venoient de faire, fit penser à la paix.

---

ce que pouvoit alors le fanatisme. Le comte Antoine Canossa & cinq autres personnes de distinction connurent par des révélations célestes, que le successeur de Pie IV seroit le monarque du monde, & qu'il établiroit par-tout la seule religion catholique. Afin donc de hâter cet événement, ces visionnaires concertèrent l'assassinat du pape, bien persuadés sans doute qu'ils obtiendroient chacun des principautés, comme s'ils eussent été les neveux de celui qui leur étoit prédit. On les mit à la question, on les interrogea séparément ; & ils répondirent tous de la même manière, que le seul motif de leur conjuration avoit été le desir de voir une seule religion sous un pape souverain du monde. On ne put pas leur arracher autre chose.

Montmorenci & Condé la désiroient, pour recouvrer la liberté; & Catherine pour reprendre une puissance que les Guises ne paroissoient plus en état de disputer. Le traité qui fut fait, rendit la liberté aux deux généraux, & permit avec quelques restrictions l'exercice de la religion prétendue réformée. Alors les catholiques & les huguenots s'étant réunis sous les ordres du connétable & du prince de Condé, firent le siège du Havre, & enlevèrent cette place aux anglois. Coligni & Dandelot, qui avoient montré de l'éloignement pour la paix, ne prirent point de part à cette entreprise. La tranquillité fut enfin établie dans le

royaume, malgré les efforts de l'ambassadeur d'Espagne, qui tenta d'exciter de nouveaux troubles.

Le concile de Trente, qui s'étoit rouvert au mois de janvier 1562, finit cette année le 4 décembre. On ne le publia pas en France, soit par la crainte de soulever les protestans, soit par d'autres raisons qui subsistent encore, & qui en ont empêché la publication jusqu'à ce jour. Il renferme plusieurs articles de discipline qu'on auroit peine à concilier avec la jurisdiction des princes & des magistrats, ainsi qu'avec les libertés de l'église gallicane. D'ailleurs il est approuvé pour la doctrine, & reconnu dans toute la catholicité.

Le Havre avoit fait peu de résistance, parce que de plus de six mille hommes, la garnison avoit été réduite par la peste à quinze cents en état de servir, & que de nouveaux secours partis d'Angleterre ayant été retenus par les vents, n'arrivèrent que lorsque la place venoit de capituler. Pour comble de malheurs, les troupes angloises portèrent la peste à Londres où elle enleva vingt mille personnes. Elisabeth dont en cette occasion la prévoyance & l'activité s'étoient démenties, fit sa paix avec la France.

L'Ecosse attiroit alors son attention. Elle n'ignoroit pas que les Guises offroient Marie à tous les

princes qui pouvoient servir leur ambition & causer des troubles en Angleterre : c'est pourquoi elle affecta de répondre au desir, que Marie avoit d'être bien avec elle. Ces deux reines s'écrivoient toutes les semaines avec les plus tendres expressions, comme deux sœurs qui s'aiment. Elisabeth répétoit souvent à Marie, combien elle désiroit de la voir mariée avec un seigneur anglois, parce que c'étoit le seul moyen de cimenter l'union entre les deux royaumes. Elle offroit même, dans ce cas-là, de l'appeler à sa succession : mais ce n'étoit que dissimulation de sa part. Elle vouloit seulement gagner du tems, & elle se rétracta, lorsqu'elle

vit que ſes offres alloient être acceptées.

Marie étoit depuis deux ans le jouet des artifices de cette reine, lorſqu'elle conſentit à prendre pour époux, celui que ſon conſeil & les vœux de la nation lui déſignoient. C'étoit le lord Darnley, fils du comte de Lenox. Il étoit né & avoit été élevé en Angleterre, où ſon père s'étoit fixé depuis qu'une faction l'avoit chaſſé d'Ecoſſe. Proche parent de Marie, il avoit après elle plus de droits qu'aucun autre à la couronne d'Angleterre.

Eliſabeth eût mieux aimé que Marie fût reſtée veuve : mais elle ſe voyoit au moins délivrée de l'inquiétude d'une alliance étran-

gère. C'eſt pourquoi elle parut d'abord approuver ce mariage. Cependant lorſqu'il fut ſur le point d'être conclu, elle envoya ordre à Darnley de revenir en Angleterre, ſous peine de déſobéiſſance : elle fit mettre à la tour, la mère & le frère de ce ſeigneur : elle fit ſaiſir tous les biens de la maiſon de Lenox : elle ſe plaignit, proteſta, menaça ſans pouvoir donner aucune raiſon plauſible de ſon mécontentement. En effet, elle ne pouvoit pas avouer ſes petites jalouſies, ni le deſſein perfide d'enhardir à la révolte les écoſſois qui déſapprouveroient ce mariage, & que ſa conduite paroiſſoit aſſurer de ſa protection.

Sa politique parut d'abord avoir tout le succès qu'elle en avoit eſpéré. Knox & d'autres miniſtres de la réforme prétendue crièrent en chaire que le nouveau roi étoit catholique, quoiqu'il donnât toutes les démonſtrations du contraire. Ils ameutoient déjà la populace d'Edimbourg, lorſque pluſieurs des principaux de la nobleſſe s'étant aſſemblés à Sterling, ſous le prétexte ſpécieux de la religion, jurèrent de prendre les armes contre leur ſouveraine, & demandèrent à la reine d'Angleterre des ſecours qu'elle leur promit.

Marie inſtruite de leur conſpiration, les fit ſommer de venir rendre compte de leur conduite. Elle

avoit levé des troupes, pour assurer l'exécution de ses ordres. Cependant les rébelles déjà au nombre de mille chevaux, tentoient de soulever le peuple. Mais la nation n'étoit pas disposée à la révolte. Elle estimoit, elle aimoit la reine, & comme le mariage étoit en général approuvé, elle ne se laissoit pas tromper aux vues intéressées des seigneurs mécontens. Poursuivis par l'armée royale, forte de dix huit mille hommes, ils abandonnèrent l'Ecosse, & se refugièrent en Angleterre.

Elisabeth, trompée dans son attente, les désavoua hautement. Elle engagea même les chefs, par des assurances secrettes de sa pro-

tection, à convenir devant les ambassadeurs de France & d'Espagne, qu'elle n'avoit aucune part à leur révolte; dès qu'elle eut cet aveu, elle les chassa de sa présence, comme des traîtres & des scélérats qu'elle avoit en horreur.

Les rébelles fugitifs, bannis & sans appui, eurent recours à la clémence de leur souveraine. Marie naturellement n'étoit pas portée à la rigueur. Elle croyoit même, en pardonnant, s'attacher des sujets, dont la religion lui faisoit des ennemis. Elle étoit dans ces dispositions, lorsqu'un ambassadeur qui vint de France, lui apporta les conseils violens du cardinal de Lorraine.

La paix accordée aux huguenots ne paroiſſoit à Coligni qu'un piége pour les déſarmer, afin de les accabler enſuite plus ſûrement. La conduite de Catherine de Médicis ne confirmoit que trop ces ſoupçons. Sous prétexte de remédier aux abus cauſés par les dernières guerres, elle parcouroit le royaume avec le roi : mais on conjecturoit que ſon deſſein étoit d'obſerver dans chaque province les moyens d'exterminer à la fois tout le parti proteſtant. Ce deſſein, auſſi extravagant que barbare, parut vraiſemblable, lorſqu'on la vit ſe rendre à Bayonne, où ſe trouvèrent la reine d'Eſpagne ſa fille, & le duc d'Albe. On connoiſſoit trop le plan que Philippe

s'étoit fait, & l'ame atroce du duc d'Albe, pour ne pas attendre de cette entrevue les projets les plus ſanguinaires; & l'événement prouvera qu'on ne ſe trompoit pas.

Dans de pareilles circonſtances, le cardinal de Lorraine étoit bien éloigné d'approuver le plan de modération que Marie s'étoit fait; cette princeſſe étoit de ſon côté d'autant plus portée à ſe prêter aux vues de ſon oncle, que la conduite qu'elle avoit tenue juſqu'alors, n'avoit point diminué l'emportement avec lequel les miniſtres proteſtans déclamoient contr'elle. C'eſt pourquoi ſe déterminant à faire faire le procès aux ſeigneurs bannis, elle convoqua le parlement à Edim-

bourg. Leur crime étoit manifeste, leur condamnation paroissoit inévitable : mais un événement imprévu & terrible les déroba à la rigueur des loix & causa la perte de Marie.

Un trône est toujours environné de précipices pour une jeune personne qui ne veille pas assez sur ses démarcher : il ne faut qu'un faux-pas. Combien donc ne doit-on pas trembler pour Marie, qui règne dans des tems plus difficiles, qu'aucun de ceux dont l'histoire ait conservé le souvenir ! cette princesse aimable, irréprochable jusqu'à ce moment, & même digne d'éloges à bien des égards, va devenir criminelle.

Henri, c'eſt le nom que portoit Darnley depuis qu'il étoit ſur le trône, Henri, dis-je, avoit tous les agrémens extérieurs, capables de ſéduire une jeune perſonne. Marie, dans les premiers tranſports de ſon amour, lui avoit donné le titre de roi : elle joignoit ſon nom au ſien dans tous les actes publics, & elle ne croyoit jamais aſſez faire, pour l'élevation d'un époux qu'elle aimoit. C'étoit une imprudence : elle le ſentit, lorſqu'elle découvrit dans ce prince un homme inſolent, violent, irréſolu, crédule, bas, groſſier, brutal dans ſes plaiſirs, & qui gouverné par les plus vils flatteurs, croyoit toujours mériter au-delà de ce qu'on faiſoit pour lui.

Elle voulut alors uſer de plus de réſerve ; il en fut indigné, & quoique ſes vices fuſſent l'unique raiſon du refroidiſſement de la reine, il ſuppoſa qu'elle avoit d'autres motifs, & il médita ſa vengeance.

Il y avoit alors à la cour un muſicien, nommé David Rizzio. Il étoit venu à la ſuite de l'ambaſſadeur du duc de Savoie ; & Marie qui l'avoit d'abord retenu pour completer ſa muſique, l'avoit fait enſuite ſecrétaire des dépêches françoiſes. Cet homme avoit la figure contre lui : mais il avoit un eſprit au-deſſus de ſa naiſſance & de ſon éducation. Il gagna la confiance de ſa maîtreſſe, il devint le canal de toutes les graces. Sa fortune

auroit suffi seule, pour exciter la jalousie & la haine des grands, & il ajouta l'insolence & l'avidité. Quoiqu'il fût absurde de reprocher autre chose à la reine, que trop de confiance donnée imprudemment à un étranger sans puissance : on supposa des crimes qui n'existoient pas. Rizzio passoit pour être pensionnaire du pape, & il invitoit à punir sévérement tous ceux qui avoient eu part à la dernière révolte. C'en fut assez pour réunir contre lui les seigneurs & les ministres protestans. Alors s'accréditèrent toutes les fables, qu'on répandoit sur la reine & sur le favori, & Henri jaloux crut avoir trouvé sa victime.

Marie ſoupoit en particulier avec le comte d'Argyle, ſa ſœur naturelle, Rizzio & quelques-autres perſonnes. Le roi entra tout-à-coup, ſuivi du lord Ruthven, George Douglas, & de pluſieurs autres aſſaſſins armés. Effrayée à cet aſpect, elle veut en vain défendre Rizzio qu'on menace. Il eſt frappé, lorſqu'il imploroit la protection de ſa maîtreſſe qu'il ſerroit dans ſes bras. On l'arrache, on l'entraîne dans l'antichambre, on le perce de cinquante-ſix coups. Le choix de ce moment étoit d'autant plus cruel, qu'il mettoit en danger la vie de la reine, qui étoit dans le ſeptième mois de ſa groſſeſſe.

Je ne pleurerai plus, dit Marie,

en essuyant promptement ses larmes : je ne songerai qu'à me venger. Cet attentat contre son autorité, contre sa vie, contre son honneur, changea tout-à-coup son caractère, elle prit une ame artificieuse, fausse & perfide ; résolue à s'abandonner aveuglément à tout moyen de vengeance.

Cependant le roi la retint prisonnière dans le palais, & les seigneurs bannis revinrent. Marie leur pardonna : le dernier outrage qu'elle avoit reçu, parut avoir effacé le souvenir de leur crime. Ils furent rétablis dans leurs biens & dans leurs dignités ; & Murray, un des principaux, quoique son frère naturel, fut même reçu avec toutes les

démonstrations d'une amitié tendre. Mais lorsque les assassins de Rizzio sollicitèrent aussi leur grace, elle éluda sur ce qu'étant environnée de gardes, tout ce qu'elle signeroit seroit nul. Ils furent bientôt contraints de s'enfuir en Angleterre, où ils vécurent dans l'indigence & dans l'opprobre. Cependant la reine n'ayant pas tardé à regagner la confiance de son mari, recouvra sa liberté ; & quelque tems après, le comte de Bothwel, nouveau favori de cette princesse, sollicita leur retour & l'obtint. Il vouloit fortifier son parti, en s'attachant les conjurés ; & la reine consentoit à pardonner à tout le monde, pourvu qu'elle se vengeât sur Henri.

Perſonne n'ignoroit que le roi n'eût tramé, ordonné & conduit le meurtre de Rizzio : les circonſtances de l'aſſaſſinat, les ſuites, & un écrit, par lequel il avoit autoriſé les conjurés, en étoient autant de preuves certaines. La reine l'engagea à faire une déclaration publique, par laquelle il aſſuroit n'avoir eu aucune part à ce crime, & déſavouoit toute intelligence avec les meurtriers. Lorſque par ce moyen elle lui eut enlevé la confiance de tous les partis, & l'eut rendu l'objet du mépris univerſel, elle ne cacha plus ſa haine, ni ſon indignation : elle ſe ſépara lui, elle l'humilia, & ſe fit une joie de le rendre mépriſable à

la populace même. Elle accoucha ſur ces entrefaites, & la naiſſance d'un fils, objet intéreſſant pour la nation, devoit aſſurer le ſort & l'autorité de Marie.

L'ambaſſadeur dépêché pour porter cette nouvelle à la cour de Londres, arriva lorſqu'Eliſabeth paroiſſoit au milieu d'une fête avec toute ſa gaieté. Frappée tout-à-coup, elle tomba dans une profonde mélancolie, laiſſant échapper ces mots : *la reine d'Ecoſſe eſt mère, & je ne ſuis qu'une plante ſtérile !* mais le lendemain ayant repris ſa diſſimulation ordinaire, elle affecta de la joie, & montra l'intérêt le plus tendre pour Marie.

Il ſembloit que toute l'Angleterre

dît avec Elifabeth, *la reine d'E-coffe eft mère, & notre reine n'eft qu'une plante ftérile!* car tout le public demandoit qu'elle réglât la fucceffion. Le parlement qui s'ouvrit alors, alloit même délibérer fur cette affaire, lorfqu'elle défendit d'aller plus avant, affurant qu'elle étoit dans l'intention de fe marier, & que la déclaration d'un fucceffeur entraîneroit de trop grands dangers pour fa perfonne: on compta peu fur des promeffes défavouées par l'éloignement qu'elle montroit pour le mariage. On murmura hautement: on demanda fi la défenfe de délibérer fur un objet auffi important, ne violoit pas les libertés & les privileges des cham-

bres : quelques-uns, plus emportés dirent qu'Elisabeth sacrifioit à ses craintes les intérêts de la nation, que son ambition étoit seulement de gouverner, sans se mettre en peine de ce qui pouvoit arriver après elle ; & que par ces sentimens, elle se montroit plutôt la marâtre que la mère de son peuple. La reine, informée de ce soulévement, révoqua la défense qu'elle avoit faite, & rendit aux chambres la liberté des délibérations. Cette condescendance ayant calmé les esprits, elle se hâta de rompre le parlement.

Elle s'étoit dérobée aux instances de la nation : mais il n'étoit pas facile d'éluder toujours une demande aussi bien fondée. Les partisans de

Marie ſe multiplioient, & leur zèle croiſſoit depuis la naiſſance de ſon fils. Il y en avoit juſques dans la cour même. La plûpart des grands ſeigneurs étoient convaincus de la néceſſité de la nommer héritière : les catholiques ſe déclaroient pour elle, & même les proteſtans ; ſi on excepte les plus fanatiques. On ne parloit que de la modération & de la bienfaiſance de cette princeſſe : & on ne regardoit ſes fautes, que comme des erreurs de jeuneſſe & d'inexpérience. Mais ces préventions favorables ſe diſſipèrent par la conduite que tint Marie ; car nous ſommes au moment de ſes crimes.

Bothwel, avec une grande naiſ-

ſance, étoit ſans talens. Il n'avoit acquis de la conſidération, qu'en ſe déclarant ouvertement pour le parti catholique. Sans mœurs, ſans conduite, accablé de dettes, les entrepriſes déſeſpérées paroiſſoient ſon unique reſſource. Il étoit digne, en un mot, de la confiance de Marie, puiſqu'alors elle méditoit les deſſeins les plus noirs, oubliant ſon caractère, ſa gloire, ſa réputation & ſon honneur.

L'aſſaſſinat du roi fut l'effet de ſa foibleſſe pour ce monſtre. On ne douta pas qu'il n'en fût l'auteur: on ne douta pas non plus qu'il ne l'eût commis, après l'avoir projetté avec elle: la combinaiſon de toutes les circonſtances en étoit la

preuve. Elle fit rendre une sentence qui le déclara innocent, mais si à la hâte, si inconsidérément, que la procédure même confirma l'opinion générale. Alors elle affronta le public : elle ne reconnut plus de pudeur : elle redoubla de confiance pour Bothwel : elle vécut avec lui dans la plus grande familiarité : enfin ne craignant pas d'exposer sa couronne & sa vie pour un homme, à qui elle avoit fait le sacrifice de sa réputation, elle l'épousa ; & ce mariage flétrissant par lui-même, le fut encore par toutes les circonstances qui l'accompagnèrent. C'est ainsi que cette malheureuse princesse, d'abord imprudente avec Rizzio, & ensuite cri-

minelle avec Bothwel, ſe précipite par ſon inconſidération d'abyme en abyme. Envain les menaces de la nation s'oppoſoient à ce mariage; envain Eliſabeth & les Guiſes mêmes avoient fait ce qu'ils avoient pu pour l'empêcher; Marie dans ſon ivreſſe étoit devenue inſenſible à la crainte, aux conſeils & aux mépris.

Pendant que cette nouvelle porte chez l'étranger l'horreur qu'elle inſpire, l'Ecoſſe ſe ſoulève, Bothwel s'enfuit, traînant avec lui ſes crimes, ſes remords, & marchant vers ſa fin malheureuſe qui l'attend. Marie, ſans ſecours, reſte priſonnière. Ses ſujets, devenus ſes ennemis, ſont des ames féroces, fana-

tiques, dont l'enthousiasme s'allume encore par le scandale; & cependant elle n'a pour sa défense, que sa jeunesse, sa beauté, ses graces, ses larmes, & nous ne pouvons pas ajouter son innocence.

Après avoir été traînée en prison, à travers les insultes de la populace, elle fut forcée de signer son abdication. Son fils fut proclamé roi: on donna la régence à Murray & on résolut de procéder contr'elle avec la dernière rigueur.

Dès qu'Elisabeth cessa de voir une rivale dans cette reine infortunée, sa jalousie fit place à d'autres sentimens. Elle réfléchit sur les revers, qui menaçoient les trônes dans ces tems de troubles & de

factions;

factions & elle s'attendrit sur le sort de Marie. Se flattant de trouver les moyens de pacifier l'Ecosse, elle offrit sa médiation par son ambassadeur. Elle l'avoit chargé de quelques conseils pour Marie, auprès de laquelle il ne put pas avoir d'accès ; & de représenter aux confédérés, que quoiqu'elle désapprouvât la conduite de leur reine, elle jugeoit leur révolte inique, & contraire aux principes de tout bon gouvernement ; que les prières, les conseils, les remontrances, sont les seules armes dont les sujets puissent légitimement se servir ; & que lorsque ces moyens ne réussissent pas, c'est du ciel qu'ils doivent attendre le retour de leur maître à

la justice. Elle oublioit qu'elle-même auparavant les avoit encouragés à la révolte. A ces représentations, son ambassadeur avoit ordre de joindre les menaces : mais enfin tous ses efforts furent inutiles. Elle ne put rien gagner sur des hommes, qui avoient déjà trop fait pour reculer.

Cependant il étoit bien difficile que tous les chefs fussent également contens de la forme que prenoit le gouvernement, puisqu'ils ne pouvoient pas y avoir tous la même part. La jalousie les divisa donc, & parut pouvoir plus en faveur de la reine que la protection d'Elisabeth. Marie d'ailleurs commençoit à paroître moins coupable.

depuis la fuite de Bothwel, qu'on regardoit comme le premier auteur de ſes crimes, & ce favori n'étant plus à craindre, les ſeigneurs mécontens ſongeoient qu'ils pouvoient s'étayer du nom de cette reine.

Le peuple après les momens donnés à l'indignation, ne ſentoit plus que les infortunes de cette princeſſe : il gémiſſoit de voir dans les fers celle qu'il avoit aimée ſur le trône; & les catholiques ſur-tout deſiroient une nouvelle révolution en ſa faveur. On ſe plaignoit donc aſſez généralement de la rigueur avec laquelle elle étoit traitée. Alors pluſieurs ſeigneurs s'aſſemblèrent, pour concerter les moyens de la ſervir.

Sur ces entrefaites, George Douglas trouva le moyen de la délivrer & de la conduire à Hamilton, où elle eut en peu de jours une armée de ſix mille hommes. Eliſabeth, qui en eſt inſtruite, ſe propoſe de lui envoyer des ſecours, mais elle ne le peut pas aſſez tôt. Les troupes de Marie ſont défaites par le régent: elle fuit avec très-peu de ſuite: arrivée ſur les frontières d'Angleterre, elle balance: enfin elle n'a pas d'autre reſſource. Comptant donc ſur la générosité, dont Eliſabeth lui a donné des preuves, elle ſe livre à ſa rivale.

Eliſabeth ayant Marie en ſa puiſſance, ſe voyoit délivrée de l'inquiétude, que lui donnoient l'E-

cosse & les droits de cette princesse. Elle trouvoit des inconvéniens à prendre les armes pour la rétablir, & elle n'en trouvoit point à protéger la régence, car Murray ne pouvoit avoir d'autres intérêts que les siens. Elle jugea donc qu'elle devoit s'assurer de Marie, & ne point déclarer encore si elle employeroit ses forces pour ou contr'elle. Ainsi se bornant à l'assurer de son amitié, elle refusa de la voir, jusqu'à ce qu'elle se fût justifiée du meurtre de Henri. Marie répondit, les larmes aux yeux, qu'elle la prenoit volontiers pour arbitre. Sa situation étoit embarrassante, elle sentoit bien que la raison qu'apportoit Elisabeth, n'é-

toit qu'un prétexe : mais elle sentoit aussi qu'en s'y refusant, elle avouoit indirectement son crime.

Dès qu'Elisabeth eut le consentement auquel elle s'étoit attendue, elle dépêcha au régent d'Ecosse, & lui enjoignit d'envoyer quelqu'un à Londres pour rendre compte de sa conduite : Murray fut choqué d'un ordre donné en souveraine : cependant il vint lui-même avec quelques autres, croyant devoir ménager la reine d'Angleterre. D'ailleurs il jugeoit de ses vues, par l'intérêt qu'elle avoit à le soutenir; & il prévoyoit bien qu'elle ne lui seroit pas contraire.

Marie pouvoit faire les mêmes réflexions, & son embarras en

croissoit d'autant plus. Elle voulut alors retirer le consentement qu'elle avoit donné, se fondant avec raison sur ce qu'étant reine, des sujets rebelles ne pouvoient pas la citer devant un souverain étranger ; & elle demanda qu'Elisabeth la rétablît, ou lui permît de passer en France. Cependant il fallut céder, quoiqu'avec répugnance : car sa situation donnoit trop d'avantage à la reine d'Angleterre, qui d'ailleurs coloroit ses démarches de tous les dehors de l'amitié.

On produisit donc d'un côté les accusations ; de l'autre on ne répondit pas, ou on répondit mal. Marie étoit si séduisante, qu'elle avoit convaincu de son innocence

tous ceux qui l'approchoient : il ne lui étoit pas aussi facile de se justifier devant un tribunal, où elle ne paroissoit pas, & qui eût été fâché de la trouver innocente.

Après que les conférences eurent été rompues, Murray retourna en Ecosse, & Marie demanda encore ou du secours, ou la permission de retourner en France. Comme elle étoit venue en Angleterre de son propre mouvement, elle n'imaginoit pas qu'on put sans injustice lui refuser l'une ou l'autre de ses demandes. Elisabeth lui donna des espérances, usa de dissimulation, gagna du tems, & Marie resta prisonnière.

Telle étoit, en quinze cent soi-

xante-huit, la situation des choses en Angleterre & en Ecosse : mais la guerre ayant commencé l'année précédente dans les Pays-Bas & en France, Elisabeth ne pouvoit manquer d'y prendre quelque part, quand ce n'eût été que pour écarter l'incendie qui menaçoit son royaume.

Grandvelle avoit été rappelé, en 1564, à la sollicitation de la duchesse de Parme, qui avoit représenté combien la conduite de ce ministre soulevoit les peuples : cependant le concile de Trente qu'un grand nombre ne vouloit pas recevoir, l'inquisition que tous redoutoient, & les édits rigoureux qui avoient été publiés, étoient toujours autant de semences de révolte. Le comte d'Egmont, chargé

d'en inſtruire le roi d'Eſpagne, partit au commencement de 1565.

Philippe aſſembla cinquante théologiens, pour ſavoir ce qu'ils penſoient ſur la liberté de conſcience, que demandoient les flamands. Ils répondirent qu'on pouvoit la leur accorder, parce qu'autrement le roi & l'égliſe couroient riſque de perdre les Pays-Bas. Je ne vous demande pas, dit Philippe, ſi je le puis, mais ſi j'y ſuis obligé; & lorſqu'ils eurent répondu qu'ils ne penſoient pas que ce fût une obligation, il ſe jetta à genoux, & tendant les mains au ciel : je vous prie, mon Dieu, dit-il, de m'entretenir dans la réſolution où je ſuis de n'être plus ſouverain, plutôt

que d'avoir des ſujets qui vous méconnoiſſent.

Le voyage du comte d'Egmont fut donc inutile, & cependant l'entrevue de Bayonne répandit la terreur en Flandre comme en France. Marguerite, forcée d'obéir aux ordres de ſon frère, chercha toutes les voies de douceur : mais il n'y en avoit point pour ſoumettre au deſpotiſme des peuples jaloux de leurs privileges. Elle n'étoit point aidée par ſon conſeil : car les ſeigneurs de la nation que Philippe y avoit fait entrer, dans la vue de ſe les attacher, parloient ouvertement contre toute entrepriſe, qui tendoit à détruire l'ancien gouvernement ; tels étoient entr'autres,

le prince d'Orange, le comte d'Egmont & le comte de Horn.

En 1556, le comte de Bréderode & le comte de Naſſau, frère du prince d'Orange, accompagnés de quatre cents hommes preſque tous de la nobleſſe, ſe préſentèrent devant la régente, & lui demandèrent la liberté de conſcience avec la ſuppreſſion de l'inquiſition. Elle répondit qu'elle en écriroit au roi d'Eſpagne, & en attendant elle fit ſuſpendre l'exécution des édits juſqu'à nouvel ordre. Elle prit ce parti modéré, malgré les conſeils du comte de Barlemont, qui lui diſoit de ne pas ſe mettre en peine de ces gueux ameutés.

Ce propos injurieux donna un

nom à cette ligue, & un nom eſt quelque choſe, ſur-tout quand il rappelle une offenſe. Bréderode mit une beſace ſur ſes épaules, & but dans une écuelle de bois. Tous burent à ſon exemple dans la même écuelle : tous crièrent *vivent les gueux ;* tous jurèrent de ſacrifier leur vie à la défenſe de la patrie. Cette ligue devint célèbre, & le devint peut-être plus, que ſi elle eût pris tout autre nom.

Marguerite ne put plus contenir le peuple, qui prévoyoit trop bien la réponſe du conſeil d'Eſpagne. Il ſe ſouleva dans pluſieurs endroits, pilla les égliſes, briſa les images & profeſſa publiquement la nouvelle religion. Philippe s'applaudit

en quelque forte de cette révolte, parce qu'il crut avoir un prétexte pour ôter aux flamands tous leurs privileges. Il chargea de fes ordres Ferdinand de Tolède, duc d'Albe, auquel il donna un corps de troupes efpagnoles. C'étoit un bon capitaine; mais un homme fanguinaire, qui croyoit conduire des peuples comme des foldats. Marguerite fit de vains efforts pour faire tomber le choix de fon frère fur un autre.

Arrivé dans les Pays-Bas, le duc d'Albe parut craindre de n'être pas affez redouté. Il prit toutes fortes de mefures, pour répandre la terreur. Il rendit publique toute l'étendue des pouvoirs qu'il avoit reçus du roi d'Efpagne ; il affecta

de montrer les troupes qu'il avoit amenées : il déclara qu'il ſe propoſoit de bâtir des citadelles ; & il fit arrêter le comte d'Egmont & le comte de Horn. Marguerite, voyant qu'elle n'avoit pas la puiſſance d'empêcher les maux qu'elle préſageoit, demanda & obtint la permiſſion de ſe retirer. Elle partit, après avoir tout tenté pour perſuader à ſon frère plus de modération. Elle fut regrettée de tous les flamands.

Philippe étoit bien éloigné de déſapprouver la ſévérité de ſon miniſtre ; car il ſe retrouvoit lui-même dans cette ame cruelle. Le duc d'Albe ſévit donc avec la dernière rigueur. Sans égard pour

les privileges de la nation, il traita de criminel quiconque ofoit parler de privilege ; & il établit un confeil terrible qu'on nomma pour cette raifon *le confeil de fang*. On prétend que dans le cours d'un mois, deux mille perfonnes furent mifes en prifon, & trente mille s'enfuirent dans les pays étrangers. Cependant le prince d'Orange qui s'étoit retiré en Allemagne, follicitoit les peuples à la révolte, & ramaffoit des forces pour venir à leur fecours.

Les huguenots de France ne voyoient pas fans inquiétude l'oppreffion où étoient ceux des Pays-Bas. Ils craignoient pour eux-mêmes un pareil fort ; les foupçons qu'avoit

fait naître l'entrevue de Bayonne ſe renouvellèrent ; & la conduite du duc d'Albe dans les Pays-Bas, fut une des cauſes qui hâta la guerre civile en France.

Le prince de Condé avoit alors de nouveaux ſujets de mécontentement ; car la reine ne lui avoit pas donné l'autorité qu'elle lui avoit promiſe, lors de la paix de 1563. Il ſe ligua donc avec Coligni. Le projet fut formé d'enlever Charles IX, qui étoit à Monceaux. Il échoua, & le roi, qui n'échappa qu'avec peine, ſe retira dans ſa capitale.

Condé s'étoit rendu maître de pluſieurs places aux environs de Paris ; mais les troupes qui étoient

dans la ville, se trouvant supérieures aux siennes, le connétable sortit, lui présenta la bataille dans la plaine de S. Denis, & fut blessé mortellement. Cette action ne fut pas décisive; & chaque parti s'attribua la victoire.

L'année suivante la paix se fit, & fut bientôt rompue. Condé & Coligni, qu'on avoit voulu enlever, reprirent les armes. La Rochelle leur ouvrit ses portes, & ils y reçurent un secours de la reine de Navarre, qui leur amena son fils Henri, prince de Béarn, âgé de quinze ans. Cette guerre se fit avec plus de fureur que toutes les précédentes.

Le prince de Condé perdit la

bataille & la vie près de Jarnac, en 1569. Le Duc d'Anjou, frère de Charles, commandoit l'armée royale. La mort du chef eût diſſipé les rebelles, ſi Coligni n'eût relevé leur courage. Il mit à leur tête Henri & le fils de Condé.

Henri qui ne donnoit encore qu'un nom à ſon parti, ſe trouva la même année à la bataille de Moncontour, qui fut perdue, & où il fit préſager que ſon nom ſeroit grand un jour.

Coligni, ſouvent battu, trouvoit toujours des reſſources. Il repartit avec une nouvelle armée; il fut même en état de menacer Paris. C'eſt pourquoi le roi, qui manquoit de reſſources, fut contraint de faire

la paix. On prétend cependant que ce ne fut qu'un piège pour exécuter les projets, qu'on soupçonnoit avoir été formés à Bayonne. Par ce traité, les huguenots obtinrent la liberté de conscience & plusieurs villes pour leur sûreté.

Pendant cette guerre, Elisabeth donna des secours aux huguenots, & Philippe à Charles IX. Le roi d'Espagne regardoit les troubles de France comme son affaire, se reposant de la Flandre sur le duc d'Albe, dans lequel il avoit mis toute sa confiance. Mais par ses secours, comme par ses conseils, il n'a fait que du mal à la France, sans savoir en tirer aucun avantage. En désapprouvant toujours

la paix, & en exhortant toujours à la dernière rigueur, il n'a jamais employé assez de forces, ni pour soutenir le parti qu'il paroissoit favoriser, ni pour acquérir quelque chose lui-même. Cependant il semble qu'en ne faisant que ce qu'il falloit pour faire durer les troubles en France, il n'en faisoit pas assez pour les faire finir dans les Pays-Bas.

Elisabeth se conduisoit avec plus de sagesse. Comme un de ses principaux soins étoit de tenir ses sujets catholiques dans l'impuissance de former quelque conspiration, elle devoit prendre des mesures pour leur ôter tout espoir de secours de la part de Philippe & de Charles

IX. Il étoit donc de ſon intérêt d'entretenir les troubles en France & dans les Pays-Bas, & elle rempliſſoit ſon objet, en empêchant ſeulement que les proteſtans ne fuſſent tout-à-fait opprimés : elle n'avoit donc garde de faire pour eux tout ce qu'ils demandoient. Elle les ſoutenoit en France, parce qu'elle ne craignoit que Charles IX : mais elle ſe contentoit d'obſerver les Pays-Bas, ſans ſe déclarer encore ; parce que les vaſtes & paiſibles états, où Philippe étoit abſolu, le rendoient redoutable. Elle gagnoit cependant à tous ces troubles ; car les flamands, qu'elle accueilloit, cherchoient un aſyle en Angleterre, où ils apportoient

les manufactures, le commerce & l'industrie.

Quoiqu'elle fût attentive à ne point fournir de prétexte au roi d'Espagne, elle se permit néanmoins un coup hardi. Des vaisseaux qui avoient été attaqués par des corsaires, s'étant réfugiés dans ses ports, elle apprit qu'ils portoient quatre cents mille écus au duc d'Albe, & que cette somme avoit été prêtée par les génois. Elle s'empara de cet argent, en déclarant qu'elle l'empruntoit elle-même. Le duc d'Albe qui en avoit besoin pour payer ses troupes, fut dans la nécessité de mettre de nouveaux impôts. La tyrannie avec laquelle il les établit, souleva le

peuple, & il l'irrita encore par la févérité des châtimens. Il en fut plus odieux & moins puiffant; c'eft ce qu'Elifabeth avoit prévu. Cette affaire fut le fujet d'une négociation, & occafionna feulement quelques hoftilités paffagères entre l'Angleterre & l'Efpagne.

Pendant qu'Elifabeth offenfoit ou ménageoit avec adreffe les puiffances étrangères, & ne fe compromettoit jamais, tout plioit fous fon joug en Angleterre, où elle fentoit toute l'étendue de fon autorité. Nous allons voir dans un parlement les derniers efforts d'une liberté déjà bien foible.

Le chancelier Bacon défendit, au nom de la reine, de délibérer

fur

ſur aucune affaire d'état. Cette défenſe regardoit ſans doute l'article du mariage, & celui de la ſucceſſion : car il y avoit long-tems que les parlemens n'oſoient toucher aux choſes que le ſouverain s'étoit réſervées, telles que la paix, la guerre, les alliances & les négociations.

Cependant Stricland, un des membres de la chambre des communes, propoſa des bills pour rectifier la liturgie. Il vouloit ſurtout proſcrire le ſigne de la croix dans le baptême. Un autre demanda la ſuppreſſion des génuflexions, qui ſe font en recevant les ſacremens. Il prétendoit que c'étoit-là des cérémonies ſuperſtitieuſes.

Les courtisans rejettèrent ces bills; disant que le parlement ne pouvoit se mêler des cérémonies de religion, sans entreprendre sur la suprématie de la reine, & sur la prérogative royale dont la suprématie faisoit partie. Un nommé Pistor, scandalisé de leur retenue, s'éleva contr'eux. Il soutint que ces questions regardoient le salut des ames, & que, par conséquent les prérogatives royales, ainsi que les royaumes, n'étoient rien en comparaison. Il fut approuvé de la chambre des communes. Cependant craignant de se mêler d'une affaire d'état, elle arrêta qu'on présenteroit une requête à la reine, pour lui demander la per-

miſſion d'aller en avant ſur ces bills.

Eliſabeth, auſſi jalouſe de la ſuprématie que des autres droits de ſa couronne, manda Stricland, & lui défendit de reparoître à la chambre des communes. Cet acte d'autorité ſur le repréſentant d'une partie des citoyens, ſouleva les eſprits. On ſe plaignit que les libertés étoient violées : on remarqua que, ſi cet exemple n'étoit pas dangereux ſous un gouvernement auſſi juſte que celui de la reine, il le deviendroit ſous ſes ſucceſſeurs, parce qu'ils s'en feroient un droit. On ajouta même, que quels que fuſſent les privileges de la couronne, ils n'étoient pas ſans

limites, que le ſouverain ne pouvoit ni faire ni abroger des loix de ſa ſeule autorité.

La hardieſſe de ces diſcours parut étrange, parce qu'il y avoit longtemps que de pareilles vérités ne ſe faiſoient plus entendre. Les courtiſans raiſonnèrent ſur des principes différens, & les conteſtations furent vives : mais parce que plus on s'échauffoit, moins il étoit poſſible de rien décider, on convint de ſuſpendre quelque tems toutes délibérations.

Eliſabeth, en faiſant une tentative hardie, ne ſe compromettoit pas, parce qu'elle ſavoit céder à propos, pour reprendre bientôt plus d'autorité. Elle ſaiſit le mo-

ment où l'on ne délibéroit pas, pour rendre à Stricland la permiſſion de ſiéger dans le parlement. Elle parut, par cette démarche, regarder le ſilence des communes, comme un acte d'obéiſſance dont elle vouloit les récompenſer. Elle fit dire enſuite par la chambre-haute qui entra dans ſes vues, qu'elle avoit examiné les articles de réforme : que ſon intention étoit de les publier, comme chef de l'égliſe anglicane ; & qu'elle ne permettroit pas de les diſcuter. Cette conduite adroite & ferme fit inſenſiblement oublier tous ces bills.

Robert Bell ayant enſuite ouvert un avis contre un privilege excluſif, accordé à une ſociété de mar-

chands, Elifabeth envoya ordre de paffer rapidement fur cette matière & d'éviter les longs difcours. Les membres de la chambre baffe comprirent qu'elle trouvoit mauvais qu'on eût agité cette queftion. C'eft pourquoi quelques-uns établirent le droit d'accorder des privileges, comme faifant partie de la prérogative royale. Ils atteftèrent, pour le prouver, les regiftres des autres parlemens; c'eft-à-dire, qu'ils autorisèrent un abus, parce qu'il y en avoit déjà eu des exemples. Sur de pareils principes trop ordinaires, ils conclurent que demander, fi la reine pouvoit ufer de ce droit, c'étoit mettre en doute fi elle étoit reine; & que l'avis de Bell étoit

un attentat contre ſon autorité. Ils avertirent donc la chambre d'uſer de plus de circonſpection, & de ne pas forcer Eliſabeth à déployer toute ſa puiſſance.

Ces diſcours déplurent ; mais trop intimidée pour les déſapprouver hautement, la chambre des communes déclara qu'elle n'avoit jamais eu d'autre intention, que de faire à ce ſujet de très-humbles remontrances à ſa majeſté. Cependant un des membres eut le courage de les blâmer : il les repréſenta comme le langage d'une lâche adulation : il ſoutint qu'ils étoient injurieux à la chambre, & il recommanda de ſonger aux moyens de conſerver la liberté de la parole

& tous les privileges du parlement. Alors Bell qui avoit été mandé par le conseil, revint avec une contenance si abattue, qu'il répandit une terreur générale, & on ne parla plus qu'avec beaucoup de réserve. Comme il n'étoit pas possible de voir où finissoit la prérogative, qui s'étendoit au gré du souverain, on craignoit toujours de paroître vouloir lui opposer une digue. On alloit comme en tâtonnant dans les ténèbres : on avoit peur à chaque question, que les moins timides proposoient : on se demandoit : pouvons-nous l'agiter ? la reine n'en sera-t-elle pas offensée ? On prenoit de grands détours ; on faisoit de longs préambules ; on

louoit ſur-tout le gouvernement ; & ſouvent on ne paroiſſoit parler, que pour éviter de dire ſon avis.

On voit que l'autorité ſouveraine, parvenue à ſon comble, étoit tout-à-fait abſolue. Les fonctions des parlemens ſe bornoient à diriger les manufactures de cuir, & les fabriques de toile, à veiller à la conſervation des faiſans & des perdrix, à faire réparer les ponts & les chauſſées, à punir les vagabonds & les mendians, & à maintenir la police dans la campagne. Leurs plus beaux privileges étoient d'accorder des ſubſides ; de juger la nobleſſe, quand il ne plaiſoit pas à la reine de nommer une commiſſion ; & d'être l'inſtrument dont

elle pouvoit ſe ſervir, toutes les fois qu'elle ne vouloit pas paroître agir de ſa ſeule autorité.

Eliſabeth étoit ſi perſuadée que ſa prérogative n'avoit point de bornes, qu'elle traitoit d'audacieux & de téméraires ceux qui avoient agité ces queſtions que nous avons rapportées. Elle menaçoit quiconque auroit à l'avenir la même préſomption, & elle trouvoit qu'on manquoit d'obéiſſance & de fidélité, lorſqu'on oſoit ſeulement propoſer des remontrances. Bien loin de faire un myſtère des maximes deſpotiques qu'elle adoptoit, elle les montroit ſans détour & avec hauteur, dans tous ſes diſcours, & dans toutes ſes dépêches au parlement.

Cependant elle faisoit quelquefois un mauvais usage de son pouvoir. Le privilege qu'elie conserva si despotiquement, avoit été accordé en faveur de quatre courtisans, & entraînoit la ruine totale de sept ou huit mille sujets industrieux. Ce n'étoit pas même là le seul exemple de cet abus qui se multiplioit tous les jours : elle se servoit de ce moyen ruineux pour son peuple ; parce qu'en vendant ces privileges, elle évitoit de demander trop souvent des subsides qui l'auroient forcée à ménager le parlement. Cependant le despotisme de son gouvernement n'empêchoit pas qu'elle ne fût adorée. C'est qu'on s'y étoit accoutumé peu-à-peu, & que ne

conservant aucun souvenir du passé, on ne connoissoit que l'administration présente. Au reste, aux abus près dont nous venons de parler, elle usoit sagement de sa puissance, & il nous paroît hors de doute, que si elle eût eu moins d'autorité, l'Angleterre auroit été déchirée par des guerres civiles.

Pendant que le luthéranisme s'établissoit en Angleterre, il se forma une secte d'enthousiastes, qui trouvoient qu'on ne réformoit point assez. Dans leurs ravissemens & dans leurs extases, ils se croyoient seuls capables de purger le culte de tout ce qu'ils nommoient idolâtrie, & ils avoient pris le nom de Puritains. Leur principe étoit de

de n'avoir rien de commun avec l'église romaine. En conséquence, ils condamnoient toutes les cérémonies en usage, & ils regardoient comme autant d'objets de scandale, la simarre, le rochet, le surplis, l'étole, le bonnet quarré, en un mot, tous les vêtemens des prêtres & des évêques. Ils vouloient même encore supprimer tout l'ordre épiscopal. Ils ne pouvoient donc pas approuver Elisabeth, qui jugeant l'appareil nécessaire pour conserver la religion parmi le peuple, ne s'éloignoit du culte de l'église que le moins qu'il lui étoit possible. Or, ce sont ces Puritains qui proposoient de corriger la liturgie, & c'est leur fanatisme qui donnoit

au parlement une apparence de liberté. Perſuadés que la réforme qu'ils imaginent, regarde le ſalut des ames, ils ſont prêts à ſacrifier leur vie pour l'établir. Ils feront, par conſéquent, peu diſpoſés à reconnoître la ſuprématie des ſouverains, qui ne l'approuveront pas. Ils leur réſiſteront : ils prêcheront qu'il ne faut pas leur obéir ſur ce qui concerne le culte. Pour appuyer ſur des principes leur doctrine ſéditieuſe, ils examineront la prérogative royale : ils chercheront ce qu'elle a été dans différens tems : ils traiteront d'abus & d'uſurpation toute autorité qui les contrariera ; & ils réclameront l'ancienne liberté. Nous verrons cette ſecte changer

tout-à-fait le gouvernement d'Angleterre.

Lorſqu'Eliſabeth achevoit de vaincre les derniers efforts d'une liberté expirante, il ſe formoit en Italie une ligue contre les turcs qui continuoient la guerre contre les Chrétiens. Selim II, fils du célèbre Soliman, régnoit alors ſur eux. L'ame de cette ligue étoit Pie V, pontife altier, ambitieux, remuant, ſévère, cruel même. Sous lui, le tribunal de l'inquiſition devint en Italie plus ſanguinaire qu'il l'avoit été : il fomenta les troubles en France : il tenta de ſoulever l'Irlande contre la reine d'Angleterre : il donna la fameuſe bulle *In cœna Domini*, qui ſe publie à Rome tous

les ans le jeudi ſaint, & qui excommunie tout prince qui exige des eccléſiaſtiques quelque contribution, ſous quelque nom que ce puiſſe être. Bien éloigné de la modération que demandoient les tems malheureux de l'égliſe, il avoit de grandes qualités, qui auroient été mieux ſur un trône que ſur le ſaint ſiège. Riche & puiſſant par ſon économie, il pouvoit fournir aux grands projets qu'il formoit, & donner des ſecours à ſes alliés. Il ſe propoſa d'ôter aux turcs l'empire de la Méditerranée.

De toutes les puiſſances, les vénitiens & le roi d'Eſpagne furent les ſeules qui entrèrent dans ſes vues, parce que c'étoient celles

qui s'intéressoient davantage au succès de ce projet, & Philippe pouvoit donner de grands secours. La flotte fut composée de deux cents vingt galères, de six grosses galéasses, de vingt-cinq vaisseaux & de plusieurs autres navires. D. Juan, ou Jean, fils naturel de Charles-Quint, la commandoit. Sous lui, étoit Marc-Antoine Colonne, général nommé par le pape, qui avoit fourni la sixième partie de l'armement. Les vénitiens avoient donné le commandement de leurs forces à Veniero & à Barbarigo. Cette flotte rencontra près du golfe de Lépante celle des ennemis beaucoup plus considérable. Les généraux turcs n'étoient pas d'ac-

cord. Le conseil qu'un d'eux donna d'éviter l'action, eût rendu inutile l'armement des chrétiens. Il ne fut pas suivi ; & les turcs furent entièrement défaits. Leurs forces maritimes ont été si affoiblies, que depuis ils n'ont plus été redoutables sur mer.

D. Juan se fit par cette victoire un nom célèbre dans toute la chrétienté. Il passa en 1573, en Afrique, & prit Tunis : mais les espagnols reperdirent cette conquête l'année suivante. Pie V étoit mort en 1572 ; la ligue ne subsistoit plus, & les opérations mal concertées ne pouvoient pas avoir les mêmes succès.

L'Angleterre étoit tranquille, sous l'autorité absolue d'Elisabeth, &

les armes des chrétiens venoient d'abattre la puissance maritime des turcs; lorsque le fanatisme méditoit en France des conjurations inouies, & telles que les langues n'ont pas d'expression pour tracer l'horreur qu'elles inspirent.

La paix de 1570 n'avoit pas rassuré les huguenots : plus elle leur étoit favorable, plus ils craignoient les pieges d'une cour perfide.

Henri, Condé, & l'amiral qui servoit de père à ces princes, se tenoient éloignés, & veilloient dans la méfiance : mais le conseil du roi ne négligeoit rien pour dissiper les soupçons : il observoit scrupuleusement la tolérance : il sévissoit

contre les catholiques, qui tentoient de l'enfreindre : il donnoit des emplois à la nobleſſe proteſtante, il la combloit de graces ; & il déclaroit que le roi convaincu de la difficulté de contraindre les conſciences, étoit déterminé à laiſſer à chacun le libre exercice de ſa religion.

Il ouvrit une négociation avec la reine d'Angleterre & lui propoſa d'épouſer le duc d'Anjou. C'étoit encore un artifice pour perſuader aux huguenots, qu'il ne conſervoit plus la même antipathie contr'eux. Eliſabeth trouvoit auſſi ſon intérêt à ſe prêter à cette négociation. Car Philippe ne pouvoit être qu'inquiété de la voir au moment de

s'allier avec la France; & les partisans de Marie en Ecosse & en Angleterre devoient en être intimidés. Les deux cours parurent donc se rapprocher : les difficultés s'applanirent : on offrit, on céda de part & d'autre : le mariage parut sur le point de se conclure. Mais on ne s'étoit si fort avancé, que parce qu'on voyoit que l'article de la religion pouvoit toujours être un obstacle invincible.

Ces artifices ne furent pas les seuls. Charles dit qu'il vouloit déclarer la guerre au roi d'Espagne. Il parut le prouver, en faisant un traité avec Elisabeth, en permettant au comte de Nassau de lever des troupes en France, & en lui

promettant de porter ſes armes dans les Pays-Bas. Il ajouta même que l'amiral étoit ſeul capable de conduire cette guerre : enfin il offrit Marguerite ſa ſœur en mariage au prince de Béarn.

Il n'étoit plus poſſible de conſerver des ſoupçons. Pouvoit-on croire que Charles, dont on connoiſſoit le caractère emporté, ſeroit capable de diſſimuler juſqu'à ce point ? La principale nobleſſe proteſtante ſe rendit donc à Paris, pour ſe trouver aux nôces de Henri. Elles ſe firent le 18 du mois d'août 1572, & la nuit du 13 au 14, jour de S. Barthelemi, les huguenots furent égorgés. On n'épargna ni enfans ni femmes enceintes. Les

catholiques dans ce désordre exercèrent leur vengeance, les uns sur les autres. Sept cents maisons furent pillées. Le massacre dura plusieurs jours, & le roi lui-même de ses fenêtres tira, dit-on, sur ses sujets. Coligni fut assassiné des premiers; Henri & Condé ne sauvèrent leur vie, qu'en faisant abjuration. La reine de Navarre étoit morte quelques tems auparavant, & on a soupçonné qu'elle avoit été empoisonnée.

De pareils ordres sanguinaires avoient été expédiés dans les provinces. On obéit à Meaux, à Rouen, à Orléans, à Troies, à Bourges, à Lyon, à Toulouse, & dans d'autres villes. Mais il y eut des gou-

verneurs qui se refusèrent à cette cruauté. Tels furent les comtes de Tendes & de Charni ; le vicomte d'Orte, S. Heran, la Guiche, Tanegui-le-Veneur, Maudelot, de Gordes, &c.

C'est le duc de Guise, fils du dernier mort, qui fut chargé d'exécuter dans la capitale ce projet, que Cathérine de Médicis & le conseil avoient formé de sang froid. Cet événement confirma, que dans l'entrevue de Bayonne, il avoit été résolu d'exterminer les huguenots de façon ou d'autre. Il ne seroit pas possible d'assurer le nombre des personnes qui périrent dans le royaume. Les Mémoires de Sulli le portèrent à plus de soixante-

dix mille, & Péréfixe à cent mille.

Charles, pour se justifier dans les cours étrangères, fit publier qu'il avoit voulu prévenir une conjuration des huguenots : comme s'il eût été possible que tous ceux qui avoient été massacrés, eussent conspiré, & que dans cette supposition absurde, les chefs se fussent livrés sans précaution. Fénélon, alors ambassadeur en Angletetre, eut honte d'être françois, quand il se vit forcé de présenter à la reine cette trahison monstrueuse comme un acte de prudence. Lorsqu'il vint à l'audience, il trouva toute la cour vêtue de deuil : le silence & l'obscurité ajoutoient à ce triste appareil : aucun regard ne

ſe tourna ſur lui : il parvint jusqu'à la reine, ſans qu'on fît aucun mouvement à ſon approche : Eliſabeth montra ſon étonnement, ſans laiſſer voir toute ſon indignation, blâma le conſeil de France, & plaignit le roi.

Mais à Madrid, lorſque la nouvelle de ce maſſacre y fut portée, on connut pour la première fois que Philippe étoit ſenſible à la joie. Il n'en avoit donné aucun ſigne en apprenant la victoire de Lepante: mais ſa gravité ne put cacher la ſatisfaction qu'éprouvoit ſon ame, en ſe repréſentant le ſang répandu de tant de citoyens. Il fit des préſens au courier : il écrivit à Charles pour le féliciter ; il ſe réjouit avec

ſes courtiſans : il ſe réjouit en public & il exigea des corps, qu'ils vinſſent lui faire compliment.

Eliſabeth vit alors le fondement qu'elle pouvoit faire ſur l'alliance de Charles. Elle vit ce qu'elle pouvoit attendre de ce prince & de Philippe, ſi jamais ils étoient aſſez maîtres chez eux, pour tenter de protéger les catholiques d'Angleterre. Elle prit donc les meſures les plus ſages, pour prévenir les attentats dont elle étoit menacée. Cependant elle feignit de croire aux proteſtations d'amitié, que la France ne ceſſoit de lui faire : elle parut même ſe prêter à la propoſition qu'on lui fit d'épouſer le duc d'Alençon, troiſième frère de Charles:

il n'étoit plus queſtion du duc d'Anjou. Elle triomphoit ſur-tout, lorſque la coquetterie entroit pour quelque choſe dans la politique, & d'ailleurs elle étoit flattée de penſer qu'un prince, plus jeune qu'elle de vingt-cinq ans, ſoupiroit pour ſes attraits : car juſque dans ſa vieilleſſe elle eut la manie de ſe croire belle.

Il eſt bien étrange qu'on ait imaginé d'égorger en une nuit tous les huguenots, qui étoient en France ; & quand on les eût tous égorgés, n'en reſtoit-il pas dans l'Allemagne? N'en reſtoit-il pas dans les Pays-Bas, & en Angleterre ? Que gagnoit donc la religion à ce maſſacre ? Mais le fanatiſme eſt

toujours aveugle, & ceux qui le dirigent ne songent pas à la religion.

La S. Barthelemi chassa du royaume une quantité de huguenots, qui se sauvèrent en Angleterre, en Allemagne & dans la Suisse, où ils excitèrent l'indignation des protestans. Ceux qui ne purent pas s'enfuir, cherchèrent un asyle dans quelques citadelles. Montauban, Castres, Nîmes & la Rochelle formèrent une confédération. Ce parti qu'on croyoit avoir exterminé, eut bientôt dix-huit mille hommes sur pied, & se vît maître d'environ cent villes, châteaux ou forteresses. La noblesse d'Angleterre offrit de lever vingt-deux mille hommes d'infanterie, & quatre mille che-

vaux, de les conduire en France & de les entretenir pendant ſix mois. Mais Eliſabeth qui n'approuvoit pas cette eſpèce de croiſade, contint cette ardeur indiſcrette. En Allemagne, au contraire, les princes proteſtans permirent de lever des troupes chez eux.

La guerre civile recommence pour la quatrième fois. Le duc d'Anjou fait le ſiège de la Rochelle. Mais ſon armée y périt preſque toute entière; car, ſoit dans les aſſauts, ſoit par les maladies, il perdit près de vingt-quatre mille hommes. La place capitula cependant, parce qu'on fit aux huguenots les propoſitions les plus avantageuſes, & le traité fut tout à leur

avantage. Ce prince partit enſuite pour la Pologne : il venoit d'en être élu roi.

Le duc de Guiſe, avec les talens de ſon pere & des manières auſſi féduiſantes, avoit encore plus d'ambition. Son ame, formée parmi les troubles, en étoit devenue plus audacieuſe. La foibleſſe qu'il voyoit dans le gouvernement, & le ſentiment de ſa ſupériorité, ſembloit lui applanir le chemin même du trône. Il s'étoit fait une grande réputation dans les dernières guerres, & ſa puiſſance mettoit la cour dans la néceſſité de le ménager. Catherine de Médicis, qui cherchoit toujours des appuis, s'unit avec lui & avec le cardinal de Lorraine,

parce qu'elle prévit la mort de Charles, qui étoit tombé malade.

Cette démarche fit naître un nouveau parti, qu'on nomma *les mécontens* ou *les politiques ;* parce qu'il se proposoit de réformer l'état en abattant la puissance des Guises. Le maréchal-duc de Montmorenci, qui en étoit le chef, mit à la tête le duc d'Alençon. Cette conspiration ayant été découverte, les maréchaux de Montmorenci & de Cossé furent mis à la Bastille, & le duc d'Alençon avec le roi de Navarre furent enfermés dans le château de Vincennes. Le prince de Condé qui s'évada, se retira en Allemagne. La guerre continuoit, & les huguenots se battoient en

désespérés, lorsque Charles mourut. Ce prince ne manquoit pas d'esprit. Amiot, son précepteur, lui avoit donné des connoissances & du goût pour les lettres : mais naturellement violent, emporté, féroce même, il ne parut sur le trône que pour être l'instrument de la vengeance & de l'ambition de ceux qui l'entouroient. Il nomma sa mère régente, jusqu'au retour du duc d'Anjou son héritier : car il ne laissa pas d'enfant légitime.

Henri III se repentit alors d'avoir accepté la couronne de Pologne. Il eut quelque peine à s'échapper, parce que les Polonois le gardoient à vue. Il revint par Vienne, Venise & Turin. L'empereur Maximilien II,

fils de Ferdinand, les vénitiens & le duc de Savoie lui conſeillèrent d'accorder une amniſtie générale, & de ne plus faire la guerre aux huguenots. Cette conduite eût fait eſpérer un gouvernement tout différent de celui de ſon frère. Les peuples qui ſe flattent ſur les plus légères apparences, en auroient auguré d'autant plus favorablement, que ce prince montoit ſur le trône avec une ſorte de réputation; parce qu'il s'étoit trouvé à la tête des armées, qui avoient remporté des victoires. Il y a donc lieu de préſumer que la modération eût rétabli le calme. Elle étoit même d'autant plus néceſſaire que les huguenots, dans une aſſemblée

tenue en Rouergue, venoient de reconnoître pour chef, Condé qui levoit alors des troupes en Allemagne ; que le maréchal d'Anville, frère de Montmorenci, s'étoit déclaré chef des mécontens ; qu'il avoit pris ſur lui de convoquer les états de Languedoc, province dont il étoit gouverneur ; & qu'il traitoit pour faire alliance avec les huguenots. Henri avoit encore une autre raiſon : c'eſt qu'il haïſſoit ſecrettement les Guiſes, & qu'il vouloit les abaiſſer. Il ne falloit donc pas ſoulever contre lui-même le parti auquel ils étoient odieux.

Le ſeul acte de modération qu'il ſe permit, fut de rendre la liberté à ſon frère le duc d'Alençon, &

au roi de Navarre. D'ailleurs à peine fut-il arrivé, qu'il fit marcher des troupes contre les huguenots du Dauphiné, du Languedoc, de la Guienne & du Poitou : mais d'Anville recevoit des secours du roi d'Espagne & du duc de Savoie, & commençoit à devenir redoutable.

Alors Henri fit des propositions de paix qu'on méprisa. Il n'a pas su saisir le moment de s'attacher les rebelles, & ils veulent actuellement lui donner la loi. Sur ces entrefaites, l'évasion du duc d'Alençon donne un chef aux mécontens ; & Condé amène d'Allemagne des secours aux huguenots. Cependant le roi peut à peine rassembler

ſembler vingt mille hommes. Il fallut rendre la liberté, aux maréchaux de Montmorenci & de Coſſé, & les prier d'employer le crédit qu'ils avoient ſur le duc d'Alençon, pour obtenir de lui une trève de ſix mois. Le roi la paya cent ſoixante mille écus, qu'il donna aux allemands levés par le prince de Condé. Il accorda de plus ſix villes de ſûreté aux huguenots & aux mécontens, & il permit le libre exercice de la religion proteſtante.

Pendant cette trève, le roi de Navarre s'échappa de la cour : il déclara que ſon abjuration avoit été forcée, ſe mit à la tête des huguenots, & eut ſur le champ

une armée de trente mille hommes. Cependant comme il n'avoit point d'argent, il écouta les propositions que la reine lui fit faire : il obtint des conditions encore plus avantageuses que celles de la trève, & ce fut la cinquième paix générale conclue avec les huguenots.

Les catholiques murmurèrent des privileges qu'on venoit d'accorder aux hérétiques. Le duc de Guise excita ces murmures : les magistrats de Péronne & la noblesse de Picardie formèrent une ligue pour la destruction du calvinisme. Cet exemple fut suivi dans plusieurs provinces, & les huguenots furent attaqués dans différentes villes. Le duc de Guise, chef de cette ligue

qu'on nomma ſainte, y fit entrer le roi d'Eſpagne.

Ces troubles ſe paſſoient lorſque Henri tint les états à Blois. Tous les députés étoient catholiques, ou même engagés pour la plûpart dans la ligue. Ils demandèrent au roi de ne ſouffrir qu'une religion. Il fut donc arrêté qu'on révoqueroit les privileges accordés aux huguenots, & qu'on leur déclareroit la guerre. Henri trop foible pour avoir une volonté, fut contraint d'entrer dans la ſainte ligue, & il ne lui reſta d'autres reſſources, que de s'en déclarer le chef, afin que le duc de Guiſe ne le fût pas, ou ne parût pas l'être.

La guerre recommença donc,

& finit la même année par une paix moins favorable aux proteſtans que la précédente. Les catholiques néanmoins ſe plaignirent encore. Il n'étoit donc pas poſſible d'éteindre la haine qui ſéparoit les deux partis, & la ſituation du roi ſe trouvoit telle, qu'il n'étoit plus en ſon pouvoir ni de tolérer ni de perſécuter.

Les traités violés ſi ſouvent, ne permettoient pas de compter ſur une paix durable. L'animoſité qui s'étoit accrue, avoit fait des François deux partis ennemis : le fanatiſme les armoit pour leur ruine réciproque ; & dans le tems même qu'on ſignoit la paix, chaque parti eût cru manquer de prudence, s'il

ne se fût pas préparé pour une nouvelle guerre.

Entre ces deux partis, le roi n'étoit rien. Pour être quelque chose en apparence, il donnoit son nom à la ligue, & il n'étoit qu'un instrument du duc de Guise. Cependant il s'endormoit dans l'oisiveté, dans les plaisirs, dans la débauche même. Il dissipoit ses finances avec ses *mignons*, jeunes débauchés, qui le gouvernoient. Il faisoit presque regretter les brigandages de la guerre, par les impôts dont il fouloit son peuple en tems de paix, il perdoit tous les jours l'affection de ses sujets, & se rendoit méprisable à toute l'Europe. Catherine de Médicis put voir alors combien

il lui étoit impoffible de commander en divifant. Il eût fallu d'autres talens que les fiens pour régner fur deux hommes, tels que le duc de Guife & le roi de Navarre, qui partageoient toute la France. La paix fe rompit encore, elle fe renoua ; & les troubles fubfiftèrent toujours quelque part jufqu'en 1584, que la guerre recommença avec plus de fureur que jamais.

Elifabeth voyoit avec inquiétude l'aggrandiffement du duc de Guife : elle craignoit encore l'alliance qu'il avoit faite avec Philippe, qu'elle regardoit comme fon ennemi. Cependant elle ne vouloit pas rompre ouvertement avec la cour de France : elle fe prêtoit toujours à la

négociation de ſon mariage avec le duc d'Alençon, alors duc d'Anjou ; & elle s'y prêtoit d'autant plus volontiers, que Henri III, jaloux de ſon frère, auroit été fâché de la voir réuſſir. Mais en même tems, elle ne refuſoit pas tout ſecours aux huguenots ; car c'étoit en partie avec ſon argent, que Condé avoit levé des troupes en Allemagne.

Elle eût voulu ſecourir encore les proteſtans des Pays-Bas. Elle les eût ſecourus, ſi elle l'eût pu ſans ſe compromettre avec le roi d'Eſpagne, que l'état de foibleſſe où elle voyoit ces peuples, lui faiſoit une loi de ménager. Le duc d'Albe cependant avoit déjà bien

avancé le moment, où elle pourroit ſe conduire avec moins de circonſpection. On s'étoit ſoulevé de tous côtés : la Hollande & la Zélande avoient ſecoué le joug : le prince d'Orange avoit eu des avantages en pluſieurs occaſions ; & Philippe avoit rappelé le duc d'Albe en 1573, rejettant les mauvais ſuccès ſur la conduite de ce général. Il ne pouvoit pourtant lui reprocher que la ſévérité qu'il avoit conſeillée lui-même. Le duc d'Albe ſe vantoit d'avoir fait périr, par la main du bourreau, dix-huit mille perſonnes dans le cours de cinq ans. De ce nombre étoient le comte d'Egmont & le comte de Horn.

Réqueſens, d'un caractère mo-

déré, fut envoyé dans les Pays-Bas : mais la modération ne pouvoit plus rien sur des peuples, qui avoient en horreur la domination espagnole. La guerre continua. Cependant les peuples de Hollande & de Zélande, craignant de succomber, demandèrent des secours à la reine d'Angleterre, & lui offrirent la souveraineté de leur pays. Ils suivoient en cela les conseils du prince d'Orange même.

Elisabeth, trop sage pour avoir l'ambition des conquêtes, se contentoit de maintenir la tranquillité dans ses états. Elle n'eut donc garde d'accepter une souveraineté, qui l'exposoit à une guerre avec l'Espagne, ne pouvant pas d'ail-

leurs attendre de grands ſecours de la part de ces deux provinces. Elle répondit avec reconnoiſſance, elle offrit ſa médiation, & ouvrit une négociation avec la cour de Madrid.

Sur ces entrefaites Requeſcens mourut. Alors les troupes eſpagnoles, ſans paie & ſans chef, ſe portèrent aux derniers excès. Anvers & Maſtricht ayant été pillés, & les autres villes étant menacées de l'être, toutes les provinces, excepté le Luxembourg, s'unirent pour repouſſer les violences, & appelèrent à leur ſecours le prince d'Orange & les hollandois. Elles firent un traité, connu ſous le nom de pacification de Gand, par lequel

elles arrêtèrent l'expulſion des troupes étrangères, & le rétabliſſement de la liberté.

D. Juan envoyé par le roi d'Eſpagne, trouva les états maîtres du gouvernement, & ſon autorité ne fut reconnue, que parce qu'il renvoya les troupes eſpagnoles. Il viola bientôt tous ſes engagemens, ſe ſaiſit de Namur, & fit revenir les troupes, quoiqu'il fût aſſez difficile de dompter ces peuples par la force. On prétend qu'il projettoit encore d'épouſer la reine d'Ecoſſe, & de conquérir l'Angleterre. Mais Eliſabeth lui donna de l'occupation dans les Pays-Bas : car voyant toutes les provinces en état, par leur union, de faire une vigoureuſe

résistance, elle ne craignit plus de s'allier avec elles, & de leur donner des secours. Elle négocia même en cette occasion si adroitement avec la cour de Madrid, qu'elle mit Philippe dans la nécessité de dissimuler son ressentiment.

D. Juan mourut en 1577. On a soupçonné Philippe de l'avoir fait empoisonner, parce qu'il en redoutoit l'ambition : on a dit aussi que le prince d'Orange avoit eu l'art de le rendre suspect au roi d'Espagne. Quoi qu'il en soit, les provinces unies eurent à se défendre contre un bien plus grand homme. C'est Alexandre Farnèse, duc de Parme, fils d'Ottavio. Ce prince étoit dans les Pays-Bas, où il avoit

avoit amené des troupes d'Italie, & il en prit le gouvernement. Fait pour la guerre, pour le cabinet, pour les négociations, il avoit l'art, peu connu dans son siècle, d'employer la clémence à propos. Il recouvra des provinces : il reprit la supériorité sur les rebelles : mais enfin les choses étoient trop désespérées, & il ne put empêcher l'union d'Utrecht.

Sept provinces, Gueldre & Zutphen, Hollande, Zélande, Utrecht, Frise, Over-Issel, & Groningue signèrent, le 23 Janvier 1579, une association, qui est l'époque du commencement de la république des Provinces-Unies. Le prince d'Orange en fut déclaré chef,

fous le nom de Stathouder.

Il y avoit alors deux princes, qui tentoient de fe faire des fouverainetés dans les Pays-Bas. Le premier étoit Mathias, archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Maximilien II. Les feigneurs du Brabant, jaloux du prince d'Orange, l'avoient appelé, & lui avoient donné le gouvernement de leur province; mais il n'avoit déjà plus d'autorité. Le fecond étoit le duc d'Anjou, qui fut proclamé duc de Brabant & comte de Flandre. Il n'eut pas plus de fuccès. Ambitieux, fans talens, il ne fe contenta pas de l'autorité limitée que les états lui avoient confiée : il voulut gouverner en defpote des peuples qui

s'étoient donnés librement ; & il fut contraint de revenir en France, où il mourut peu de tems après. Le prince d'Orange, dont Philippe avoit mis la tête à prix, fut assassiné par Balthasar Gerard, franc-comtois, que le fanatisme arma plutôt que la récompense offerte. Maurice son fils, âgé de dix-huit ans, lui succéda dans le stathoudérat, & fut grand comme lui. Nulle part la guerre ne se fit avec plus de fureur que dans les Pays-Bas, ni avec plus d'habileté.

Pendant que le fanatisme des peuples, l'ambition des grands, & l'imprudence des souverains troubloient l'Europe, Elisabeth maintenoit la tranquillité dans ses états

par sa prudence & par sa fermeté. Elle ne craignoit rien d'aucune puissance étrangère : elle étoit à l'abri de toute insulte de la part de l'Ecosse, où les protestans, qu'elle avoit rendus supérieurs, étoient ses alliés : Henri III, trop foible pour régner dans ses propres états, ne pouvoit être un ennemi redoutable : le duc de Guise, qui commandoit à ce roi, trouvoit dans les huguenots un parti, qu'un chef habile rendoit puissant : Philippe enfin, épuisoit ses vastes états, pour soumettre des peuples, que le désespoir armoit : il devoit au moins s'écouler bien du tems, avant qu'il pût former quelqu'entreprise sur l'Angleterre, & encore.

toute entreprise de cette espèce étoit bien hasardeuse. Dans le cas d'une guerre, Elisabeth se voyoit de grandes ressources dans la confiance & l'amour de ses sujets. Par son économie, elle avoit non-seulement remboursé les emprunts qu'elle avoit faits au commencement de son règne : elle avoit encore acquitté toutes les dettes de la couronne, quoique contractées sous les règnes précédens. Cette conduite établissoit si bien son crédit, qu'elle pouvoit, sans user de violence, disposer de la bourse de ses sujets : fond de richesses bien plus solides que les trésors que Philippe tiroit des Indes. On en verra la preuve.

Cependant les haines de religion étoient en Angleterre comme ailleurs une ſemence de déſordres. Les excommunications de la cour de Rome, qui relevoient les ſujets du ferment de fidélité, ſuffiſoient pour faire prendre les armes aux catholiques ; & des miſſionnaires enthouſiaſtes leur prêchoient continuellement la révolte en croyant prêcher la religion. Il fallut donc ſévir : la multitude des ſectes, animées à ſe détruire, forçoit l'autorité ; & un ſouverain qui embraſſoit un parti, étoit dans la néceſſité de déclarer la guerre à l'autre : il falloit obéir au préjugé dominant, qui regardoit comme peu attaché à une ſecte, quiçon-

que ne faisoit pas tous ses efforts pour exterminer les sectes contraires.

Elisabeth employa donc les châtimens. Cependant elle eut d'abord la prudence de ne pas porter au désespoir par des persécutions trop violentes. Elle n'exigeoit de serment de suprématie que de ceux qui devoient y être soumis par leurs places, ou par le ministère public dont ils étoient chargés. Elle toléroit même l'exercice de la religion catholique dans les maisons particulières, lorsque ceux qui la professoient, ne cherchoient point à troubler l'état. Mais elle traitoit les puritains avec plus de rigueur, parce qu'ils s'arrogeoient

des droits étrangers, tant en matière civile qu'en matière de religion. En 1581, le parlement voyant les séditions, que les catholiques tentoient d'exciter, décerna des peines contr'eux. Ces peines néanmoins n'étoient encore que des amendes ou des flétrissures. Mais un autre parlement, tenu en 1584, décerna la peine de mort contre les jésuites, & tous les prêtres catholiques qui paroîtroient en Angleterre : la religion catholique ne fut donc plus tolérée, & ce fut le commencement d'une persécution violente. Cependant il n'y eut point de guerres civiles ; parce que l'attention & la fermeté d'Elisabeth prévenoient, ou faisoient

échouer les conspirations. Le parlement qui voulut se reposer sur elle de la tranquillité du royaume, l'autorisa à nommer des commissaires pour faire le procès à quiconque prétendroit à la couronne, ou trameroit quelque soulèvement. Elle créa aussi-tôt une commission ecclésiastique, tribunal redoutable, qui ne fut soumis à aucune loi : c'étoit une vraie inquisition, établie encore plus contre les puritains, que contre les catholiques. Tel étoit le malheur des tems : les protestans avoient en horreur l'inquisition, & ils établissoient parmi eux un tribunal semblable.

Les persécutions, qui bouleversoient les autres états, troubloient

ſi peu le repos de l'Angleterre, qu'Eliſabeth oſa s'engager dans une guerre ouverte avec le roi d'Eſpagne : elle trouva même encore des reſſources, pour donner des ſecours d'argent aux huguenots de France.

Les Etats-Généraux, c'eſt ainſi qu'on nomme la république de Hollande ou des Provinces-Unies, ſe trouvèrent fort affoiblis, par la ſeule mort de Guillaume, prince d'Orange. Le duc de Parme avoit eu de grands avantages ſur eux, & ils ſe voyoient au moment de retomber ſous la domination d'Eſpagne. Ayant donc beſoin d'un ſecours étranger, ils offrirent la ſouveraineté de leurs provinces d'abord au roi de France, & enſuite à la reine d'Angleterre.

Après avoir vu combien Henri III étoit éloigné de pouvoir accepter une pareille offre, nous verrons quelle fut la réponse d'Elisabeth, & le parti qu'elle prit.

La mort du duc d'Anjou, arrivée en 1584, laissoit le roi de Navarre héritier présomptif de la couronne, parce que Henri n'avoit point d'enfant. Le duc de Guise forma le projet de l'exclure du trône, pour s'y placer lui-même. La religion lui servit de prétexte, & il renouvella la ligue dans laquelle il fit entrer Philippe & le pape Grégoire XIII. Il persuada même au cardinal de Bourbon, oncle du roi de Navarre, de s'en déclarer le chef, lui offrant la couronne,

comme à l'héritier légitime. Il y eut alors trois partis ; celui des ligueurs, celui des proteſtans, & celui du roi, le plus foible de tous.

Timide, inappliqué, irréſolu, diſſipateur, Henri étoit mépriſé de ſes ſujets, autant qu'un prince l'ait jamais été. Il eut le ſecret, dans ces tems ſuperſtitieux, de ſe rendre mépriſable, même par les pratiques de dévotion qu'il affectoit pour perſuader ſon attachement à la religion : c'eſt qu'on ne pouvoit pas les concilier avec les mœurs diſſolues qu'on lui connoiſſoit. Nous croyons cependant, comme on l'a dit, qu'elles étoient ſincères ; mais nous croyons auſſi

qu'il n'avoit aucune idée de la vraie piété. Il paſſa donc pour hypocrite, & comme on le craignoit auſſi peu qu'on le reſpectoit, les prédicateurs déclamèrent en chaire contre lui & ſoulevèrent le peuple.

Son royaume lui échappoit : car les ligueurs lui faiſoient la guerre, ainſi qu'au roi de Navarre. Il ſe joint à eux, en ſignant le traité de Némours, par lequel il s'engage à ne ſouffrir que la religion catholique. En conſéquence, il ne donne que ſix mois aux huguenots pour ſe convertir, ou pour ſortir de France. La guerre s'allume dans la plupart des provinces.

Sur ces entrefaites, Sixte-Quint

qui ſuccède à Grégoire XIII, déſapprouve la ligue, & en même-tems, il la favoriſe, puiſqu'il excommunie le roi de Navarre & le prince de Condé. Le roi de Navarre en appelle au concile général, & fait afficher ſon acte d'appel aux portes du Vatican.

Trois curés de Paris, quelques docteurs & des bourgeois forment une nouvelle ligue, en faveur du duc de Guiſe. Ils partagent entr'eux les ſeize quartiers de cette capitale, & ils ſont au moment de ſe ſaiſir de la Baſtille, de l'Arſenal, du Temple, du palais du Louvre & de la perſonne du roi. Le duc d'Epernon arrive pour faire échouer leur projet; mais cette ligue ſub-

ſiſte ſous le nom de la ligue des Seize.

Le roi de Navarre défait près de Coutras en Saintonge, le duc de Joyeuſe, qui eſt aſſaſſiné, lorſqu'il veut ſe rendre priſonnier. *Il n'y a que des guerres de religion,* dit M. le préſident Hénault, *où l'on voit de ſemblables meurtres. Le duc de Guiſe périt ainſi devant Orléans, le prince de Condé à Jarnac, le maréchal de S. André à Dreux, & le connétable de Montmorenci à S. Denis.*

Le duc de Guiſe défait les allemands, qui venoient au ſecours des huguenots, & le roi de Navarre n'a pas pu profiter de la victoire de Coutras. La religion

qui faisoit prendre les armes, ne tenoit pas lieu de solde : chacun retournoit donc chez soi après un certain tems ; & le vainqueur, à qui l'argent manquoit, étoit forcé de finir la campagne, lorsqu'il auroit pu compter sur de nouveaux succès. Cette manière de faire la guerre la rendoit à la longue plus destructive. Ajoutons à cela que Henri III, qui combattoit à regret pour les ligueurs, ralentissoit à dessein les opérations. Il auroit trop craint le duc de Guise, si le parti des huguenots eût été tout-à-fait ruiné : c'est ainsi que tout contribuoit à faire durer les désordres & les calamités.

La conduite du roi n'étoit pas

ſi adroite, qu'on ne démêlât ſes vues. La ligue des ſeize fit plus : elle l'accuſa d'avoir appelé les allemands au ſecours du roi de Navarre. A cette occaſion, toutes les provinces s'empreſsèrent de lever de nouvelles troupes pour le duc de Guiſe.

Le roi revient à Paris après avoir contribué à chaſſer les allemands. Il y voit croître le mépris pour ſa perſonne, l'enthouſiaſme pour le duc de Guiſe, qu'on regarde comme le ſauveur de la France. C'eſt publiquement, c'eſt dans les chaires qu'on l'inſulte ; & la Sorbonne décide qu'on peut ôter le gouvernement aux princes, qu'on ne trouve pas tels qu'il faut, comme

l'adminiſtration au tuteur qu'on a pour ſuſpect. Le roi intimidé oſa à peine faire une réprimande à ces prêtres ignorans, fanatiques & rebelles.

Toujours plus hardis, le duc de Guiſe & les principaux chefs de la révolte lui adreſsèrent un mémoire, par lequel ils lui demandèrent de ſe déclarer plus ouvertement pour la ligue, de publier le concile de Trente, d'établir l'inquiſition, & de leur livrer les places de ſûreté. On lui enjoignoit encore de fournir aux frais de la guerre, & de faire ſaiſir les biens des huguenots. *Beau plan qui mettoit la religion catholique en ſûrete dans le royaume*, dit le pere Daniel.

& y détruisoit l'héréſie. Il n'eſt pas vrai que l'héréſie eût été détruite. Mais on parloit ainſi dans les tems de la ligue, afin de porter les peuples à la révolte.

Le roi feint d'approuver tout ce qu'on lui propoſe. Cependant les inſultes continuelles des ſeize, réveillent un moment ſon courage timide, ou du moins ſa colère, & il menace de les faire pendre : mais il eſt ſur le point lui-même d'être enlevé par cette faction. Peu de tems après, le duc de Guiſe arrive pour la ſoutenir, & oſe ſe préſenter à Henri III, qui lui avoit défendu de venir à Paris.

Henri fait entrer pour ſa ſûreté des troupes dans la ville, & les

diſtribue dans différens quartiers. Les factieux répandent que c'eſt un corps de huguenots, qui va ſe rendre maître de la capitale. A ce bruit, les ſujets les plus fidèles ſe joignent à eux : tout le peuple prend les armes ; on tend les chaînes dans les rues ; des baricades s'élèvent par-tout : les ſoldats renfermés ne peuvent plus ſe réunir : on tire ſur eux du haut des maiſons ; on les aſſomme avec des pavés : le roi s'enfuit à Chartres : le duc de Guiſe eſt maître de Paris : toutes les villes ſe déclarent pour l'un ou l'autre parti : on eſt au moment de voir une guerre civile entre les catholiques mêmes : enfin pour la prévenir, Henri eſt obligé

de signer l'édit de réunion. Plus honteux que le traité de Némours, cet acte tendoit sur-tout à exclure du trône le roi de Navarre. Le prince de Condé étoit mort de poison à S. Jean d'Angeli ; & Charlotte de la Trémouille, sa femme, qui fut accusée de l'avoir empoisonné, accoucha quelques mois après d'un fils, qui a été le père du grand Condé.

Les états se tinrent à Blois. Le roi y fit assassiner le duc de Guise & le cardinal de Lorraine son frère : mais n'ayant pris aucunes mesures pour établir son autorité, la ligue en devint encore plus redoutable. Elle a pour chef le duc de Mayenne, autre frère, du duc

de Guiſe. Les prédicateurs déclament contre Henri : les confeſſeurs refuſent l'abſolution à ceux qui le reconnoiſſent pour ſouverain : la Sorbonne délie les ſujets du ferment de fidélité, le parlement de Paris, qui reſte ſeul fidèle, eſt mis à la Baſtille : les ligueurs forment un autre parlement : & on fait le procès à Henri de Valois, ci-devant roi de France & de Pologne.

Le roi, qui dans cette ſituation n'avoit pas ſeulement une armée, ſe jette entre les bras du roi de Navarre. Il eſt bientôt en état de faire le ſiége de Paris, & cette ville ne paroît pas pouvoir lui réſiſter. Mais Sixte-Quint, à qui il a demandé inutilement l'abſolution

pour le meurtre du cardinal de Lorraine, l'a excommunié, & le fanatisme, allumé plus que jamais, arme un scélérat qui poignarde Henri. C'est un moine dominicain, nommé Jacques Clément. Nous avons passé rapidement sur ces tems d'horreur puisqu'enfin nous étions obligés d'en parler, & nous revenons à l'Angleterre.

Les ministres d'Elisabeth furent partagés sur la réponse qu'elle devoit faire à la proposition des Etats-Généraux. Les plus circonspects conseilloient de la rejetter. Ils lui représentoient, que si jusqu'alors elle avoit donné quelques secours aux flamands, elle avoit moins paru vouloir les soustraire

à la domination espagnole, que diminuer l'oppression sous laquelle ils gémissoient; & qu'elle s'étoit assez justifiée auprès de Philippe, en l'invitant à les traiter avec plus de douceur, & en lui faisant voir qu'elle avoit dû prendre des mesures, contre les projets de D. Juan, dont l'ambition avoit été suspecte à ce monarque même. Ils remarquoient combien il étoit dangereux de donner un pareil exemple au roi d'Espagne, qui fomentoit déjà sourdement les factions d'Angleterre, & qui désormais seroit autorisé à les protéger ouvertement. Ils craignoient enfin sa puissance, qui s'étoit accrue depuis quelques années; car l'acquisition qu'il avoit faite

faite du Portugal en 1580, ajoutoit à ses anciens états un royaume opulent, plusieurs possessions dans les Indes orientales, de nouvelles forces navales, & toutes les richesses d'un grand commerce.

Les autres ministres trouvoient au contraire de l'imprudence à laisser succomber les Pays-Bas. Ils prévoyoient qu'aussi-tôt que Philippe les auroit subjugués, il tourneroit ses armes contre l'Angleterre : le regardant comme l'ennemi caché d'Elisabeth, & jugeant que quelque ménagement qu'on gardât avec lui, la religion & les mécontentemens qu'il avoit déjà reçus, lui fourniroient toujours assez de prétextes. Ils conseilloient donc

d'accepter les offres des Etats-Généraux.

Elisabeth ne suivit ni l'un ni l'autre de ces conseils opposés, & prit un parti plus sage. Elle refusa la souveraineté, qui auroit pu l'engager à défendre ces provinces de tout son pouvoir, & qui, par conséquent, pouvoit dans la suite porter dommage à son royaume. Mais ne voulant pas abandonner des peuples, dont les intérêts lui paroissoient si liés aux siens, elle fit alliance avec eux. Par ce moyen, elle ne fut obligée qu'à remplir les engagemens du traité qu'elle contracta : elle se réserva de faire à son choix, plus ou moins, suivant les conjonctures ; elle se fit chérir

des flamands, par l'idée qu'elle leur donna de ſa modération : elle fit prendre un nouvel eſſor à leur amour pour la liberté : elle les força par les ſecours qu'elle leur accordoit, & par ceux qu'elle pouvoit ajouter dans la ſuite, à chercher de nouvelles reſſources dans leur courage ; & elle put déjà ſe flatter de trouver un jour en eux des alliés puiſſans. Si les choſes réuſſiſſoient ainſi, il eſt certain que cette alliance, fondée ſur l'intérêt commun, valoit mieux pour l'Angleterre, que l'acquiſition de pluſieurs provinces.

Cette conduite eſt on ne peut pas plus ſage : mais malheureuſement les rois ont quelquefois des

favoris, & une reine coquette court bien risque de ne le choisir que sur les agrémens. Or, le comte de Leicester, qui eut le commandement des troupes destinées à cette guerre, n'étoit qu'un favori aimable, dont le courage & la capacité ne répondirent point à la confiance d'Elisabeth. Les flamands qui connoissoient la faveur où il étoit auprès d'elle, le reçurent avec les mêmes respects que s'il eût été leur souverain. Il ne conserva pas longtems la considération qu'il ne devoit qu'à sa qualité de favori. Bientôt devenu odieux par ses hauteurs, & méprisable par sa conduite, il força la reine d'Angleterre à le rappeler, & les états

donnèrent le commandement au jeune Maurice, digne adverſaire du duc de Parme.

Eliſabeth porta la guerre en Amérique ; parce que c'étoit le pays où Philippe avoit le plus de richeſſes & le moins de forces. Elle jugea d'ailleurs que dans l'eſpoir d'une fortune auſſi grande que facile & rapide, les anglois entreroient volontiers dans ſes vues, & feroient les frais des armemens. En effet, ils équipèrent une flotte de vingt vaiſſeaux. François Drake en fut l'amiral, & Chriſtophe Carlisle eut le commandement des troupes de terre. Elle portoit deux mille trois cens volontaires, ſans compter les matelots.

Drake étoit alors le plus grand homme de mer. Il s'étoit déjà enrichi par ſes pirateries, en attaquant les eſpagnols dans les places les plus fortes qu'ils euſſent au nouveau monde, & en 1577, il avoit tenté d'y faire une nouvelle expédition avec le conſentement d'Eliſabeth. Il partit avec cinq vaiſſeaux, gagna la mer Pacifique par le détroit de Magellan, & fit de riches priſes ſur les eſpagnols, qui ne l'attendoient pas. Craignant enſuite d'être pris, s'il retournoit par le même chemin, il fit voile aux Indes orientales, & revint par le Cap de Bonne-Eſpérance. Il eſt le premier commandant en chef, qui ait fait le tour du globe ; car Ma-

gellan dont le vaiſſeau avoit fait le même trajet, mourut dans ſon paſſage.

La flotte dont on lui donna le commandement à la fin de 1585, eut encore de grands ſuccès. Il ſurprit S. Jago près du Cap-Verd : il ſe rendit maître de S. Dominique & de Cartagène : en revenant, il brûla quelques villes ſur les côtes de la Floride : enfin il rapporta de ſi grandes richeſſes, & fit ſi bien connoître la foibleſſe des eſpagnols dans ces contrées, qu'il anima la cupidité des anglois pour ces ſortes d'entrepriſes. C'étoit donc là une guerre, qui ſe faiſoit aux frais de Philippe, & qui enrichiſſoit l'Angleterre.

Les plus grandes inquiétudes d'Elisabeth venoient de Marie Stuart. Elle se sentoit souvent chanceler sur son trône, depuis qu'elle la retenoit prisonnière. Cette princesse, éclairée par ses malheurs, n'avoit plus que des vertus. Elle avoit étouffé tous ces sentimens criminels, que la jeunesse, l'inexpérience, & le concours funeste de plusieurs circonstances avoient mis dans une ame, où ils étoient étrangers. Son esprit, la dignité de sa conduite, & sa modestie permettoient à peine de croire qu'elle eût jamais été coupable. Son crime étoit devenu un problême, & elle méritoit qu'on la crût innocente.

Cette façon de penser, qui ga-

gnoit tous les jours, ſur-tout parmi les catholiques, rendcit Eliſabeth odieuſe, & faiſoit regarder comme une injuſtice l'oppreſſion de Marie. Toute l'Europe paroiſſoit ſcandaliſée : la France & l'Eſpagne ne ceſſoient de demander la délivrance de cette princeſſe : elles menaçoient même quelquefois : l'eſpérance d'épouſer une reine d'Ecoſſe, qui avoit des droits ſur l'Angleterre, faiſoit à Marie de nouveaux partiſans parmi les princes étrangers & parmi les grands du royaume ; & elle avoit tout l'eſprit & toute l'adreſſe néceſſaires pour mouvoir de ſa priſon tous ceux qui vouloient s'intéreſſer à ſon ſort. Ce furent là les cauſes de pluſieurs conſpira-

tions : la première ſe fit en 1569.

Le duc de Norfolk, le plus grand ſeigneur d'Angleterre par ſa naiſſance, par ſa fortune & par ſon crédit, joignoit à ces avantages une conduite ſage & généreuſe, qui le rendoit cher tout-à-la-fois aux catholiques & aux proteſtans. Comme il étoit encore dans un âge proportionné à celui de la reine d'Ecoſſe, il parut ſi convenable de les unir, que ſes amis & ceux de Marie penſèrent en même tems à ce mariage. Trop vertueux pour vouloir ſuſciter une révolte, Norfolk ne ſe prêta d'abord à ces vues, que dans l'eſpérance d'avoir l'agrément d'Eliſabeth. C'étoient des choſes difficiles à concilier; car il

eût fallu que cette reine eût rétabli la réputation de Marie, & lui eût rendu la liberté & la couronne. Si jusqu'alors elle avoit montré de la répugnance pour tous les mariages proposés à cette princesse, elle devoit en avoir encore davantage. Il crut donc lui devoir faire une sorte de violence, en faisant approuver ses desseins à la plus haute noblesse. Plusieurs grands se déclarèrent pour lui : Leicester, qui fut du nombre, écrivit lui même à Marie une lettre, qui fut signée des personnes du premier rang. La réponse favorable qu'elle fit, donna de nouvelles espérances à Norfolk; & il en conçut de plus grandes encore, lorsque les rois de France

& d'Espagne, qu'on avoit consultés secrètement, eurent approuvé cette entreprise. On proposa d'enlever Marie: mais Norfolk s'y opposa, soit qu'il ne voulût pas être la cause d'une révolte, soit qu'il craignît que cette princesse, devenue libre, ne jettât les yeux sur un autre. L'entreprise dans laquelle il s'étoit engagé, étoit difficile pour un homme vertueux : car s'il ne pouvoit pas renoncer à l'ambition d'épouser la reine d'Ecosse, il ne pouvoit pas non plus prendre sur lui d'y réussir par toutes sortes de voies. Pendant qu'il hésite, & qu'il ne fait les choses qu'à demi, William Cecil, ministre actif & vigilant, découvre toute la trame de

ce

ce complot. Norfolk eſt enfermé dans la tour, plusieurs ſeigneurs ſont gardés à vue, ou mis aux arrêts dans leurs maiſons : Marie eſt transférée dans un lieu plus sûr que celui où elle étoit ; & pendant quelque tems, on interdit tout accès auprès d'elle.

Sur ces entrefaites, une révolte s'éleva dans le nord. Les comtes de Northumberland & de Weſtmorland, qui en étoient les chefs ; avoient communiqué leur plan à Marie : ils étoient ſoutenus par le duc d'Albe ; & les catholiques qu étoient en grand nombre dans ces provinces, ſe joignoient à eux. Elle fut diſſipée : on ſévit ſi cruellement contre les ſéditieux, qu'au moins

huit cens personnes périrent par la main du bourreau. Mais Elisabeth rendit la liberté à Norfolk, qui du fond de sa prison avoit sollicité ses amis & ses partisans à prendre les armes pour elle. Elle exigea seulement qu'il renonçât au mariage de la reine d'Ecosse, & qu'il gardât jusqu'à nouvel ordre les arrêts dans sa maison.

Pour prévenir de pareilles conspirations, Elisabeth paroissoit s'intéresser au sort de Marie : elle entretenoit avec elle une correspondance d'amitié : elle négocioit avec les Ecossois, pour la rétablir sur le trône. Mais ce n'étoit qu'un artifice, & il ne lui étoit pas difficile de faire échouer tous les projets, qu'elle

feignoit d'adopter. La reine d'Ecosse, forcée à dissimuler avec elle, lui témoignoit la plus grande confiance, & entroit cependant dans tous les desseins que formoient ses partisans pour lui rendre la liberté.

En 1571, le duc d'Albe ouvrit une négociation avec elle, & la trouvant bien convaincue de la perfidie d'Elisabeth, il la fit entrer dans une conspiration qu'il tramoit par le moyen d'un marchand florentin. Lodolfi, c'est le nom de ce marchand, paroissoit avoir tout disposé pour susciter une révolte en Angleterre, & pour faciliter le débarquement des troupes, qui devoient être transportées des Pays-Bas. Le pape & le roi d'Espagne approu-

voient ce complot, & le duc de Norforlk consentoit à se mettre à la tête des mécontens. Ce seigneur jugeoit qu'il avoit perdu sans retour la faveur de la reine : il voyoit avec chagrin qu'on ne lui laissoit qu'une liberté fort restreinte. Le dépit se joignit donc à l'ambition, & il étouffa ses premiers remords, à mesure qu'il ouvrit son ame à de nouveaux sentimens ; faisant des efforts pour se déguiser son crime, & ne se croyant pas rebelle pour vouloir rendre la liberté à Marie, & l'épouser avec le consentement même d'Elisabeth. Cécil découvrit encore cette conspiration ; & Norfolk, quoiqu'il se défendît d'avoir eu l'intention d'attenter à l'autorité

de la reine, reconnut l'équité de la ſentence qui le condamnoit, & mourut avec fermeté. Les communes demanderent qu'on fît encore le procès à la reine d'Ecoſſe : rien n'eût été plus odieux que d'y conſentir; car enfin cette princeſſe étoit autoriſée à tout entreprendre pour s'affranchir d'une priſon, où elle étoit retenue contre toute juſtice.

Des fanatiques formerent une autre conſpiration quelques années après. Ils ſe propoſoient d'aſſaſſiner Eliſabeth, & de délivrer la reine d'Ecoſſe. Ils n'avoient point d'hommes de nom à leur tête : cependant pleins de confiance, ils voulurent communiquer leur projet à Marie : mais leurs lettres ayant été inter-

ceptées, on se saisit des chefs, & on les exécuta.

Elisabeth n'hésita plus. Comme la demande que les communes lui avoient faite, la flattoit de l'aveu de la nation, elle nomma quarante commissaires, auxquels elle donna le pouvoir d'interroger, de juger Marie : pouvoir qu'elle n'avoit pa elle-même. Les révoltes auxquelles les persécutions portoient les catholiques, & la guerre ouverte alors avec l'Espagne, la déterminerent à fouler toutes les loix de l'équité, plutôt que de laisser vivre une prisonniere, qui lui donnoit tous les jours de plus grandes inquiétudes. Marie fut condamnée à perdre la tête.

Voilà ce qu'Elisabeth attendoit, mais elle redoutoit le dernier pas qui lui restoit à faire, lorsqu'elle considéroit la honte dont elle alloit se couvrir. Elle se flatta de sauver sa gloire par sa duplicité : elle affecta la plus grande répugnance : elle donna des marques de la compassion la plus tendre : elle rejetta les sollicitations de ses courtisans & de ses ministres. Cependant elle convoqua un parlement, bien assurée que ce corps, qui lui étoit toujours dévoué, suivroit les impressions des courtisans & des ministres. En effet, il demanda l'exécution de la sentence contre Marie.

Elisabeth feignit encore, elle se plaignoit même de la violence qu'on

lui faisoit. Cependant les courtisans trop adroits pour ne pas démêler ses vrais sentimens parmi ses plaintes, ne cherchoient qu'à dissiper des scrupules sur lesquels elle ne demandoit qu'à s'aveugler. Elle consentit d'abord à rendre publique la requête que le parlement lui avoit présentée.

Le jeune roi d'Ecosse sollicitoit vivement pour sa mere, & les puissances étrangeres se joignoient à lui. Elisabeth qui vouloit paroître mépriser les menaces, montroit alors plus de sincérité, & juroit la perte de Marie. Mais aussi-tôt que les ministres la pressoient, elle reprenoit sa duplicité & sembloit demander qu'on vainquît sa répu-

gnance. Ils ne négligèrent rien pour lui prouver que la tranquillité de l'Angleterre ne pouvoit se concilier avec la vie de la reine d'Ecosse.

Cependant on dit qu'une flotte espagnole est arrivée au havre de Milford ; que les Ecossois ont fait une irruption, qu'une armée, conduite par le duc de Guise, a débarqué dans la province de Sussex, que le nord se soulève ; que Marie, échappée de sa prison, a rassemblé des troupes ; qu'il y a une nouvelle conspiration pour assassiner la reine ; & que même elle est assassinée. Ce sont des bruits qu'Elisabeth faisoit répandre elle-même, afin que le cri de la nation demandât la mort de la reine d'Ecosse. Alors elle signa

l'ordre, chargea Davifon, fecrétaire d'état, d'y faire appofer les fceaux; voulant, difoit-elle, qu'il fût prêt fi l'on tentoit de délivrer Marie.

Davifon avoit obéi, lorfque le lendemain elle lui ordonna de fufpendre, & le réprimanda de fa précipitation. Inquiet fur le parti qu'il devoit prendre, il confulta les autres miniftres, qui lui confeillèrent d'aller en avant, & qui lui promirent de le juftifier & de prendre tout fur eux.

Marie apprit fa fentence, & n'en fut point troublée. Elle écrivit à la reine d'Angleterre avec autant de modération que de dignité, fans fe plaindre, fans fe permettre un mot

par lequel elle parût vouloir écarter la mort. Elle demandoit que son corps fût porté en France; qu'on laissât jouir ses gens de ce qu'elle leur légueroit; qu'on leur permît de se retirer où ils jugeroient à propos; que son exécution fût publique, & qu'elle eût pour témoins ses anciens domestiques, afin qu'on ne noircît pas sa mémoire, en lui supposant des foiblesses, dont elle ne se croyoit pas capable. Elle vouloit obtenir ces graces d'Elisabeth, & la conjuroit de ne la pas renvoyer à ses ministres. Elle n'en reçut point de réponse.

Les comtes de Kent & Schrewsbury se transportèrent au château de Fotheringay, dans le comté de

Northampton, où étoit Marie, & lui dirent de ſe préparer à la mort pour le lendemain matin à huit heures. Elle répondit ſans émotion & même avec un ſouris naturel, qu'elle n'auroit pas cru que la reine, ſa ſœur, eût conſenti à l'exécution d'une ſentence prononcée contre une perſonne, qui n'étoit ſoumiſe ni aux loix ni à la juriſdiction d'Angleterre : mais qu'enfin elle béniſſoit le moment qui alloit terminer ſes malheurs.

Lorſqu'elle ſe vit libre, elle hâta ſon ſouper, & ſe mit à table avec ſa gaieté & ſa douceur ordinaires, diſant qu'elle avoit beſoin de prendre un peu de nourriture, de peur que l'accablement du corps n'expo-

sât l'ame à quelque foiblesse : elle but à la santé de tous ses gens qu'elle avoit fait venir , & elle voulut qu'ils bussent avec elle. Ils se précipitèrent à ses genoux, lui demandant pardon des négligences qu'ils avoient commises : elle leur demanda pardon elle-même des mortifications qu'elle avoit pu leur donner. Ils fondoient en larmes, & elle les consoloit.

Elle fit apporter l'inventaire de son mobilier : elle mit à côté de chaque article le nom de celui pour qui elle en disposoit. Elle distribua de l'argent à quelques-uns, proportionnant les récompenses au grade & au mérite : enfin elle écrivit au roi de France & au duc de Guise,

ſon couſin, pour les leur recommander.

Elle ſe mit enſuite au lit, dormit quelques heures, paſſa le reſte de la nuit en prieres, pénétrée des ſentimens de ſa religion, & heureuſe de pouvoir penſer qu'on eût été moins ardent à ſa perte, ſi elle n'eût pas été catholique.

Le matin, quand on vint la prendre, le ſort de ſes gens après elle fut ſon unique inquiétude. On la raſſura à cet égard : mais elle ne put cacher ſon indignation au refus qu'on lui fit de les avoir pour témoins de ſes derniers ſentimens. *Je ſuis couſine de votre reine*, s'écria-t-elle, *deſcendue comme elle de Henri VII, veuve d'un roi de*

France, & *reine d'Ecoſſe*. Sa fermeté ſembloit rendre le refus encore plus odieux. On conſentit donc qu'elle fût accompagnée d'un petit nombre de ſes domeſtiques. Elle fit choix de quatre hommes & de deux de ſes femmes. « Adieu, mon cher Melvil, dit-elle à l'un d'eux. Tu vas voir le terme lent & deſiré de mes malheurs. Publie que je ſuis morte inébranlable dans ma religion, & que je demande au ciel le pardon de ceux qui ont été altérés de mon ſang. Dis à mon fils, qu'il ſe ſouvienne de ſa mere. Adieu encore une fois, mon cher Melvil, ajouta-t-elle en l'embraſſant ; ta maîtreſſe, ta reine ſe recommande à tes prieres ».

On la conduisit dans une salle, où l'on avoit élevé un échafaud tendu de noir. Les spectateurs qui la remplissoient, furent frappés en voyant le maintien assuré de cette reine, belle encore. Leur ame touchée à la vue des charmes, des graces & de la douceur de toute sa figure, se pénétroit de respect, en considérant l'air de dignité répandu sur toute sa personne. Ils admiroient le courage intrépide, avec lequel elle avançoit au supplice : ils se rappeloient l'enchaînement malheureux des circonstances de sa vie; & ce n'étoit que gémissemens de toutes parts. Elle se tourna du côté de ses domestiques, en mettant le doigt sur la bouche, pour leur faire

ſigne de garder le ſilence. Elle leur donna ſa bénédiction, leur dit de prier pour elle, & tendit ſa tête ſans montrer la moindre frayeur. Ainſi mourut Marie Stuart, dans la quarante-ſixième année de ſon âge, & dans la dix-neuvième de ſa détention en Angleterre.

A cette nouvelle, Eliſabeth frappée de ſurpriſe, reſta ſtupide, ſans parole, ſans mouvemens. Après quelque tems, vinrent les regrets, les gémiſſemens, les larmes. Furieuſe contre tous ceux de ſon conſeil, elle les chaſſa de ſa préſence, ils étoient coupables, diſoit-elle, de la mort de ſa chère ſœur : ils l'avoient fait périr contre ſon intention, qui leur étoit bien connue.

C'eſt ainſi qu'avec une diſſimulation groſſière, elle feignoit une douleur qui l'accuſoit elle-même, & la rendoit plus odieuſe. Daviſon, victime de cette feinte, fut contraint de ſe feindre coupable lui-même. Il fut jugé comme tel : il n'oſa ſe défendre, & fut condamné à une amende, qui le ruina. Il vécut dans la misère. Eliſabeth lui donna dans la ſuite quelques légers ſecours, comme par grace.

Philippe projetoit alors la conquête de l'Angleterre. Les préparatifs qu'il faiſoit, paroiſſoient formidables : c'étoit une flotte compoſée de cent cinquante vaiſſeaux, portant ſeize cens pièces de canon de fonte, & mille cinquante de fer,

montée de huit mille matelots & de vingt mille ſoldats, ſans compter les volontaires. On avoit encore préparé des bateaux plats, pour tranſporter trente-cinq mille hommes, que le duc de Parme avoit raſſemblés dans les Pays-Bas. Il devoit les commander; & c'étoient de vieilles troupes, conduites par d'excellens capitaines. Que pouvoit oppoſer Eliſabeth à tant de forces? Une marine bien foible, des ſoldats qu'une longue paix ne rendoit pas propres à la guerre, des capitaines peu expérimentés. Il ne falloit que deux victoires à l'ennemi; une ſur mer aſſuroit la deſcente, une autre ſur terre achevoit la conquête.

Cependant Alexandre Farnèſe déſapprouvoit avec raiſon le plan du roi d'Eſpagne. Il vouloit qu'avant tout, on ſe rendît maître de quelques places maritimes dans les Pays-Bas : il voyoit les riſques que couroit l'armée navale, ſi elle étoit aſſaillie de la tempête, ſans voir de port où ſe retirer. Mais Philippe, au lieu d'écouter des conſeils auſſi prudens, donna le nom *d'Invincible* à ſa flotte, ou s'applaudit de ce qu'on le lui donnoit, & fit mettre à la voile.

Les vents, les flots & les anglois ruinerent la plus grande partie de cette flotte ; & le reſte en fort mauvais état revint en Eſpagne. Preſque tout le royaume fut

en deuil pour cet armement, qui avoit épuisé ses revenus & ses forces. Il faut admirer; disent les historiens, la fermeté de Philippe, qui ayant appris cette nouvelle, dit froidement : *je ne les avois pas envoyés combattre les vents & les flots*. Mais nous ne voyons pas que le courage d'un souverain consiste à se montrer insensible, lorsque ses sujets périssent pour lui; sur-tout s'il n'a pas prévu qu'il y a des vents & des flots sur l'Océan. Pendant que ses généraux gagnoient la bataille de S. Quentin, il étoit dans sa tente entre deux moines, avec lesquels il demandoit la victoire au ciel; & il n'en sortit qu'après s'être assuré de l'entière défaite des fran-

çois. Un prince qui veille avec tant de prudence sur lui, est volontiers téméraire, quand il n'expose que ses soldats ; & lorsqu'il fait des pertes, sa fermeté apparente n'est que le masque d'une ame vaine, qui ne veut pas avouer ses torts.

Philippe réussissoit mieux dans les tentatives qu'il formoit pour soulever l'Irlande. Aussi la chose étoit-elle facile : car si d'un côté ce royaume n'avoit jamais pu tout-à-fait secouer le joug, de l'autre les rois d'Angleterre n'y avoient jamais eu que peu d'autorité.

L'Irlande, qui cultivoit les sciences du tems de Charlemagne, étoit devenue tout-à fait barbare, pendant que les autres peuples se po-

liçoient. Ce fut l'effet de la conduite que tinrent les anglois pour y conſerver leur domination.

Tant qu'ils furent occupés des guerres de France, dont les ſuccès mêmes auroient tourné à leur déſavantage, ils négligerent l'Irlande, pays fertile, qui par ſa ſituation devoit contribuer à leur puiſſance. Ils la forcèrent même à la révolte par la tyrannie qu'ils ne ceſſèrent d'y exercer; ayant toujours refuſé de l'aſſocier aux loix de l'Angleterre, & ayant donné pour paie aux ſoldats qu'ils y envoyoient, la liberté d'y vivre à diſcrétion. Les irlandois, réduits au déſeſpoir, abandonnèrent les villes, cherchèrent dans leurs bois

& dans leurs marais un aſyle contre l'inhumanité de leurs maîtres, & n'en ſortirent plus que comme des bêtes féroces animées par la vengeance à la deſtruction de leurs ennemis.

L'imprudence des rois d'Angleterre accrut encore ces maux. Trop foibles pour ſoumettre cette île, ils en abandonnèrent la conquête à tous ceux qui furent en état de lever des troupes. Pluſieurs avanturiers s'y formèrent donc des principautés : mais voulant s'attacher leurs ſujets, ils renoncèrent bientôt à tous les uſages de leur patrie : ils ſe firent barbares, & l'Angleterre eut en eux de nouveaux ennemis.

Trop ignorans pour être curieux, les irlandois ne prirent point de part aux queſtions, qui s'agitèrent dans le cours du ſeizième ſiècle. Attachés à leur religion qu'ils nommoient catholique, & qu'ils avoient défigurée par des pratiques bizarres & ſuperſtitieuſes, ils craignoient la réforme que le gouvernement d'Angleterre vouloit établir, & ils conçurent une nouvelle haine contre les anglois : haine d'autant plus violente, qu'elle ſe cachoit à eux-mêmes ſous le zèle de la religion. Si nous ajoutons que dans leurs révoltes, ils ne pouvoient attendre des ſecours que des papes & des princes catholiques, nous aurons les raiſons qui les ont conſervés à

l'église, pour être un jour mieux inſtruits.

Comme l'Irlande coûtoit beaucoup plus à l'Angleterre qu'elle ne rapportoit, Eliſabeth n'y entretenoit qu'un corps de mille hommes, qu'elle portoit à deux mille dans les cas extraordinaires. Ses revenus & ſon économie ne lui permettoient peut-être pas d'en faire davantage. Mais de ſi petites forces ne faiſoient qu'irriter les Irlandois, & les enhardir à la révolte. Les ſoulèvemens furent continuels pendant tout le règne d'Eliſabeth.

En 1580, Philippe fit paſſer pour la première fois un corps de troupes en Irlande. C'étoient ſept cens eſpagnols ou italiens qui venoient

conquérir cette île au nom de Grégoire XIII; & ce pape en vouloit faire un royaume pour son neveu Buon Compagno. Le roi d'Espagne continua d'y fomenter l'esprit de révolte, & cette guerre devint la plus onéreuse pour Elisabeth. Cependant sur la fin de son règne, elle y eut des succès, qui firent augurer la fin des troubles.

Depuis la défaite de la flotte invincible, la puissance de Philippe continua de s'affoiblir : il parut n'en conserver que pour épuiser ses ennemis, & pour s'épuiser encore plus lui-même, quoiqu'il eût de plus grandes ressources qu'aucun d'eux. En un mot, il faisoit le malheur de l'Europe, sans en tirer au-

cun avantage. Cependant il ne pouvoit renoncer aux espérances, que les divisions de la France lui avoient fait concevoir. Il regardoit déjà ce royaume comme à lui ; ou du moins il ne doutoit pas, qu'il n'amenât les choses au point d'en pouvoir disposer.

En effet, Henri IV avoit les plus grands obstacles à surmonter. Son armée ayant été affoiblie par la retraite des seigneurs qui ne vouloient pas reconnoître un roi protestant, il avoit été obligé de lever le siége de Paris. Il s'étoit retiré en Normandie avec sept mille hommes, & le duc de Mayenne l'y avoit suivi à la tête de trente mille. Tout paroît donc assurer sa perte ;

mais ſon courage lui reſte. Les victoires d'Arques & d'Ivri, qui font une révolution dans les eſprits, préparent les peuples à reconnoître leur roi. Tous font des vœux pour lui, tous demandent au ciel de lever les obſtacles qui lui ferment le chemin du trône, & c'eſt dans ces circonſtances que Henri couronne ſes ſuccès par ſon abjuration.

Rome veut encore réſiſter ; mais les françois aiment un roi qu'ils eſtiment. Les villes lui ouvrent leurs portes : il eſt maître de Paris, ſans répandre une goutte de ſang : enfin tout ſe ſoumet, juſqu'au duc de Mayenne, qui fut depuis un ſujet fidèle.

L'année précédente, le roi avoit

déclaré la guerre à l'Eſpagne. Le duc de Parme étoit mort en 1592: la puiſſance des Provinces-Unies s'étoit affermie par les ſuccès du comte Maurice; & devenues redoutables à l'Eſpagne, elles étoient en état d'y porter la guerre. En effet, leur flotte combinée avec celle des anglois, battit la flotte eſpagnole à la vue de Cadix, & cette place fut priſe & pillée. La perte des eſpagnols en cette occaſion fut eſtimée à vingt millions de ducats, & la guerre des Pays-Bas en avoit conſumé cinq cens ſoixante-quatre millions, de l'aveu de Philippe. Après tant de déſaſtres, ce prince, ſongeant aux embarras qu'il pouvoit laiſſer à ſon fils, encore jeune,

fit des propofitions de paix à Henri.

La France avoit befoin de repos. La difficulté étoit de combiner fes intérêts avec ceux de l'Angleterre & des Provinces-Unies, fes alliés : car Philippe refufoit de traiter avec la Hollande, comme avec un état indépendant ; & Elifabeth ne vouloit pas abandonner cette république. Ces deux puiffances s'oppofoient donc à la paix. Cependant les raifons folides de Henri, & la franchife avec laquelle il les expofoit, ayant écarté ou diminué ces obftacles, il conclut à Vervins un traité particulier, par lequel il recouvra toutes les places, dont l'Efpagne s'étoit emparée pendant les guerres civiles. Philippe mourut

quelque mois après, la même année.

On a représenté ce prince comme un grand politique, qui du fond de son cabinet remuoit toute l'Europe : nous ne concevons pas pourquoi on lui fait cet honneur. En effet, qu'a-t-il remué ? la France ? Elle se remuoit assez toute seule. Il a fomenté les factions, il a sur-tout voulu soutenir la ligue : mais sans autorité dans les partis pour lesquels il se déclaroit, il croyoit les faire mouvoir, & il n'étoit que l'instrument dont ils se servoient. Il a troublé le Milanès & le royaume de Naples avec l'inquisition, qu'il ne lui a pas été possible d'y établir. Il a remué les Pays-Bas, si mal adroitement, qu'il en a perdu

plusieurs provinces. Il a fait passer quelques secours en Irlande, & il a remué des rébelles qui se remuoient sans lui depuis long-tems. Il n'a pu causer le moindre soulèvement en Angleterre. Enfin souvent humilié par des ennemis qu'il paroissoit devoir écraser, il n'a remué l'Espagne que pour la ruiner. Elle étoit la première puissance de l'Europe, lorsque Charles-Quint la lui céda; il ne lui laisse plus que l'ambition de l'être encore, & une politique artificieuse qui troublera ses voisins, & qui ne la relèvera pas elle-même. Philippe n'a été qu'une ame cruelle, un esprit faux & brouillon.

LIVRE DOUZIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De Henri IV, jusqu'à la paix de Vervins.

LA branche des Bourbons remonte à un des plus grands rois; car Antoine, pere de Henri, descendoit de Robert, comte de Clermont, cinquième fils de S. Louis. Antoine avoit épousé Jeanne d'Albret, fille & héritière de Henri d'Albret, roi de Navarre, & de Marguerite de Valois, sœur de François I. Ce Henri d'Albret étoit fils de Jean, sur qui Ferdinand le catholique avoit envahi la haute Navarre. Il ne conserva que la

baſſe, qui eſt en-deçà des Pyrénées, petite province peu fertile : mais il avoit encore les pays de Béarn, d'Albret, de Foix, d'Armagnac, de Bigorre, & pluſieurs autres domaines.

Antoine commandoit en Picardie une armée contre Charles-Quint, & c'eſt dans ſon camp que Jeanne ſentit pour la première fois remuer dans ſon ſein un enfant, que le ciel deſtinoit à bien des traverſes, comme pour faire paroître avec plus d'éclat les vertus dont il vouloit le combler. Jeanne étoit au neuvième mois de ſa groſſeſſe, lorſqu'elle revint à Pau, auprès de Henri d'Albret, ſon pere, qui vouloit recueillir lui-même le fruit

qu'elle portoit, & en faire l'objet de ses soins. Elle arriva le 4 Décembre 1553, & le 13 elle accoucha heureusement d'un fils.

Cet enfant ne pouvoit pas tomber en de meilleures mains, que celles de son grand-pere. Henri d'Albret le fit élever dans le château de Courasse, situé dans les montagnes de Béarn. Là, vêtu & nourri comme les enfans du pays, courant dans les montagnes, & grimpant comme eux sur les rochers, il ne voyoit rien qui lui fît soupçonner qu'il fût prince, & il se formoit pour être un grand roi. La Gaucherie, son premier précepteur, cultiva son esprit par des lectures & par des entretiens. Assez sage

ſage pour abandonner ce fatras d'études, imaginé dans des ſiècles barbares, & plus fait pour dégoûter que pour inſtruire, il ſongea ſur-tout à jeter dans l'ame de ſon élève des ſemences de vertu. Après la mort de la Gaucherie, Henri fut confié à Florent Chrétien. C'étoit encore un homme de mérite : mais comme il étoit huguenot, il entra volontiers dans les vues de la reine de Navarre, qui ayant embraſſé le calviniſme depuis quelques années, vouloit que ſon fils fût élevé dans cette vraie religion.

Henri n'avoit que quinze ans; lorſque ſa mere le conduiſit à la Rochelle, & le mit à la tête des huguenots. A cet âge il remarqua

les fautes de Condé & de Coligni, c'étoit cependant deux grands capitaines. A la journée de Jarnac, il jugea imprudent d'engager une action, & quelques jours auparavant il avoit conseillé d'attaquer le duc d'Anjou; dans un moment qui en effet eût été favorable. Pendant la bataille de Moncontour, l'amiral ne voulant pas exposer ce jeune prince, dont il connoissoit l'ardeur, le mit à l'écart sur une colline avec une garde de quatre mille chevaux. L'avant-garde du duc d'Anjou fut enfoncée; & si le corps de réserve eut donné tout-à-coup, il achevoit la victoire. Henri qui vouloit alors fondre sur l'ennemi, & qui en fut empêché, s'écria : *nous perdons la*

bataille! On la perdit, & ce ne fut pas la faute de ce nouveau Philopémen, qui voyoit en grand capitaine.

Les jeux étranges & funeſtes qui ſuivirent ſes nôces, le retinrent en quelque ſorte dans les fers, & l'exposèrent à de nouveaux périls, contre leſquels il ne fut jamais bien en garde. Il eut des foibleſſes qu'on pardonne à ſon âge, mais qui ne s'excuſent pas, quand elles durent au-delà : car nous ne devons pas cacher ſes défauts.

Fait pour échapper à tous les pieges, qu'on évite avec de la prudence & du courage, il ſe conduiſit parfaitement bien au milieu des ennemis qu'il ſavoit conjurer ſa

perte. Cependant il ſe trouvoit dans une ſituation bien délicate. Il lui importoit de conſerver l'eſtime du public, & de montrer tous les jours de nouvelles vertus pour ſe faire eſtimer tous les jours davantage. Mais ſes vertus étoient injurieuſes à une cour corrompue : elles faiſoient ombrage à l'ambition des Guiſes : elles attiſoient la haine de Catherine de Médicis : elles allumoient la jalouſie dans l'ame lâche & fauſſe du duc d'Alençon, & dans celle du duc d'Anjou, qui tout auſſi foible, n'avoit qu'une réputation dérobée : enfin elles excitoient les fureurs d'un roi cruel. Cependant ce n'étoient pas là les ennemis les plus dangereux pour Henri : car il

ſut ſe mettre à l'abri de leurs coups. Il eut l'art de ménager tout à la fois la cour & les huguenots ; malgré la haine qui diviſoit ces deux partis, il continua d'être cher à l'un, ſans être ſuſpect à l'autre.

Mais enfin Henri étoit jeune, & l'appât du plaiſir le fit tomber dans des pieges, dont il ne connoiſſoit pas encore le danger. Catherine de Médicis avoit toujours autour d'elle pluſieurs demoiſelles jeunes, jolies & coquettes. Par leur moyen elle découvroit les ſecrets que la paſſion ne ſait pas cacher à ce qu'on aime : elle démêloit les penſées & les deſſeins des courtiſans : elle ſemoit parmi eux la défiance, la jalouſie, la diviſion ; & l'amour préparoit au

milieu des fêtes, les guerres qui devoient désoler la France. Tels étoient les ressorts secrets de la politique de cette reine.

Henri aima donc, & quelques années de séjour dans cette cour efféminée lui firent contracter des habitudes, qui répandront quelques taches sur sa gloire, & qui feront le malheur de sa vie. Cependant sa première éducation sur les rochers de Béarn lui avoit fait un tempérament, que l'amour même ne pouvoit pas énerver. C'est pourquoi les plaisirs, qu'il aimoit, n'avoient pas assez de prise sur lui pour le fixer: il leur échappoit toutes les fois que ses devoirs l'appeloient à la fatigue & aux périls. On l'a vu dans les

camps se confondre parmi les soldats, se coucher sur la paille comme eux, fouir avec eux la terre, & se nourrir du même pain. Lorsqu'il assiégeoit une place, il visitoit les travaux jour & nuit : il disposoit lui-même les batteries : il marquoit le lieu où l'on devoit ouvrir une mine : il traçoit les tranchées ; & souvent corrigeant les fautes de ses ingénieurs, il diminuoit le péril, abrégeoit le travail, & gagnoit plusieurs jours. Dans les batailles, il s'exposoit comme ses soldats ; & son panache blanc leur montroit le chemin de l'honneur & de la victoire. Il étoit toujours au milieu des hasards ; mais il y étoit avec un sens froid, qui faisoit son salut &

celui de ses troupes. Il voyoit tout; il veilloit sur tout, & ses ordres venoient toujours à propos, parce qu'il ne s'engageoit pas comme un téméraire qui, entraîné par un faux desir de gloire, va devant lui, & ne voit pas à côté. Ses soldats trembloient souvent pour lui, mais ils ne craignoient jamais pour eux. Il croyoit leur devoir donner l'exemple, jugeant que son sort étoit de vaincre ou de mourir, & qu'il ne pourroit faire un jour le bonheur de la France, qu'après avoir echappé aux plus grands dangers.

« Il a signalé son courage hé» roïque, remarque Péréfixe, en » quatre ou cinq batailles rangées, » en plus de cent combats fort san-

» glans, & en deux cens sièges de
» places. Avant que la mort de
» Henri III l'eût appelé à la cou-
» ronne, il eut à soutenir sept guer-
» res, qu'il termina heureusement
» par sept traités de paix, & dans
» ces guerres, il se vit à diverses
» fois & en divers lieux, quarante-
» cinq armées sur les bras, n'ayant
» rien de bien assuré que sa propre
» vertu pour supporter un si grand
» fardeau ». Jamais la valeur & les
talens militaires n'ont été mis à tant
d'épreuves; & Henri avoit encore
à combattre des troupes aguerries
& fanatiques, commandées par des
capitaines expérimentés.

Cependant, s'il n'avoit eu que
les qualités d'un grand général,

peut-être n'eût-il jamais été roi de France. Car on dompte difficilement le fanatiſme avec des victoires; & dans ces ſortes de guerres les chefs peuvent être défaits, mais ils ne manquent jamais de ſoldats. Henri avoit encore d'autres talens & d'autres vertus.

D'un jugement sûr, il démêloit les deſſeins des ennemis, il en connoiſſoit le fort & le foible; il prévoyoit ce qu'ils devoient faire, ce qu'ils feroient, & ce qu'ils ne feroient pas; il les ſurprenoit, & n'étoit jamais ſurpris. Il exécutoit avec tant de promptitude, que le duc de Parme le comparoit à un aigle, qui fond tout-à-coup où on ne l'attend pas. Son activité paroiſ-

ſoit le multiplier. C'eſt lui qui concertoit ſes entrepriſes; c'eſt lui qui les conduiſoit. Il ſe trouvoit partout, il veilloit ſur-tout; & il trouvoit peu d'obſtacles, qu'il n'eût prévus, & qu'il ne ſurmontât. *In via virtutis nulla eſt via*, c'étoit ſa deviſe.

Juſte, vrai, exact obſervateur de ſa parole, franc, d'un accès facile, généreux, bienfaiſant, clément, & pere du peuple, il falloit enfin qu'il gagnât le cœur de ſes ſujets. Il ſut même gagner ſes ennemis, plus habile à réunir pour lui les eſprits diviſés, que Catherine de Médicis n'étoit habile à ſemer les diviſions. On dit qu'il a conquis ſon royaume : cela eſt vrai, ſi on n'a égard

qu'aux fièges & aux combats. Ce qui eft plus vrai encore, c'eft qu'il a dû fa couronne à fes vertus plus qu'à fes armes. Ses talens militaires le mettent à côté des plus grands capitaines.

Henri III, étant monté fur le trône en 1574, époufa l'année fuivante Louife de Lorraine. La maifon de Guife en devint plus puiffante. Cependant Henri eftimoit le duc de Guife, & en étoit eftimé. Ce fentiment avoit rapproché ces deux rivaux : ils vivoient dans une étroite familiarité, & ils s'aimoient; car fi les grandes ames peuvent avoir des intérêts contraires, elles ne favent pas haïr.

Henri ne haïffoit pas le frere du

roi, connu ſous les noms de duc d'Alençon, & de duc d'Anjou : mais comme il ne pouvoit pas l'eſtimer, il ſe ſentoit repouſſé, & il ſe trouvoit plus à ſon aiſe, en s'éloignant de lui. Marguerite, ſa femme, cherchoit pourtant à le rapprocher de ſon frere, qu'elle aimoit paſſionnément. Cette reine, qui ne pouvoit vivre ſans intrigues, vouloit par cette union ſe faire un parti puiſſant à la cour.

Toute union faiſoit ombrage à Catherine de Médicis. Elle travailloit donc à diviſer, inſpirant de la jalouſie au roi contre la reine, & ſe ſervant de la coquetterie de ſes femmes, pour tendre ſes filets à de jeunes princes, trop faits pour s'y

prendre. C'est ainsi que cette marâtre répandoit la discorde, faisoit le malheur de ses enfans, celui de la France, & souffloit sur les Valois un poison, qui devoit les exterminer.

Sur ces entrefaites, le roi étant tombé dangereusement malade, crut avoir été empoisonné par le duc d'Alençon. Un soupçon de cette espèce étoit l'effet des défiances que la reine mere donnoit à ses fils. Le roi ne douta point. Il fit venir Henri : il lui conseilla, il lui ordonna même de faire périr le duc d'Alençon ; l'assurant que s'il ne le prévenoit, il en seroit lui-même la victime. *Les favoris du roi, qui avoient la même opinion que leur*

maître, dit Péréfixe, *sacrifioient déjà ce prince à leur vengeance, par des regards meurtriers.* En effet, tout étoit contre lui, & rien ne le défendoit, parce qu'il étoit généralement haï & méprisé. La vertu de Henri veilla sur ses jours. Cet Aristide eut horreur du forfait qu'on lui commandoit; & quoique la mort du duc d'Alençon, lorsque le roi étoit mourant, parût le placer sur le trône, il ne songea qu'à dissiper les soupçons odieux qu'on avoit formés.

Le roi recouvra la santé : mais il conserva toute sa haine contre son frere. Il se fit un plaisir de l'exposer au mépris des courtisans, ne songeant pas qu'il se rendoit mépri-

ſable lui-même ; & il montra ſa haine ſi ouvertement, que ſes favoris, à ce qu'on prétend, oſerent former le projet d'aſſaſſiner le duc d'Alençon. Ce fut dans cette circonſtance que ce prince s'évada, & ſe mit à la tête des mécontens & des huguenots.

La reine mere s'applaudiſſoit des troubles qu'elle faiſoit naître. Comme elle craignoit de perdre toute autorité, parce que ſon fils paroiſſoit vouloir prendre connoiſſance des affaires, elle ne cherchoit qu'à lui ſuſciter des embarras, afin que ce prince indolent ne pût pas ſe paſſer d'elle. Son ſoin principal étoit d'animer tous les partis. Avec ce caractère elle étoit charmée de

l'évafion du duc d'Alençon; & elle attendoit avec impatience celle du roi de Navarre.

L'amour retenoit Henri enchaîné auprès de madame de Sauves : la gloire brifa fes fers. Il étoit à craindre que les huguenots ne s'accoutumaffent à ne voir à leur tête, que le prince de Condé ou le duc d'Alençon. Henri s'échappa, avant qu'on eût commencé les hoftilités. On négocioit même alors de part & d'autre, & la paix fut bientôt faite. Le traité fut favorable aux huguenots. Condé eut le gouvernement de Picardie, on donna le duché d'Anjou au duc d'Alençon, Henri qui n'obtint rien de la cour, acquit l'eftime & l'amour des hu-

guenots, qui le reconnurent pour chef.

Maximilien de Béthune, marquis de Rosny, d'une maison des plus anciennes & des plus illustres, n'avoit qu'onze ans, lorsqu'au commencement de 1572 il fut présenté à la reine de Navarre & à Henri. Son pere, qui le présenta, lui avoit donné une excellente éducation; voyant en lui des germes de vertus, il crut faire un vrai présent au roi de Navarre, en lui donnant son fils, & assurer une fortune à son fils, en lui obtenant la protection de ce prince. Si les huguenots n'éviterent pas les pieges qu'on leur tendoit, ce ne fut pas la faute de cet homme sage. Il ne cessa jusqu'au

dernier moment de faire voir combien on devoit peu compter ſur une cour perfide, dont les deſſeins étoient d'autant plus ſuſpects, qu'elle promettoit davantage. Mais enfin voyant le départ de Henri, & voulant que ſon fils courût la même fortune, il le fit auſſi partir pour Paris.

A trois heures du matin, le jour de S. Barthelemi, Roſny ayant été réveillé au bruit des cloches, & des cris du peuple, ſon gouverneur & ſon valet de chambre ſortirent pour apprendre le ſujet de cette alarme : ils ne revinrent point, on n'a jamais ſu ce qu'ils étoient devenus. Cet enfant reſté ſeul avec ſon hôte, qui étoit huguenot, & qui le preſ-

foit d'aller à la meſſe, eut le courage de chercher ſon ſalut, en affrontant le danger qui le menaçoit. Ayant pris ſa robe d'écolier & un gros livre ſous ſon bras, il eſſaya de ſe ſauver au collège de Bourgogne, dont le principal étoit ſon ami. Il trouva trois corps de garde ſur ſon chemin. Dès le premier, il fut arrêté & rudoyé, & on ne le laiſſa paſſer qu'après avoir remarqué le livre qu'il portoit; car il ſe trouva par haſard que c'étoient des heures. Il paſſa les deux autres avec le même bonheur. On crioit de toute part, *tue*, *tue*, *huguenots;* on enfonçoit les portes; on pilloit les maiſons; on égorgeoit hommes, femmes, enfans. Néanmoins ſans ſe

décéler par aucun ſigne de frayeur, il arriva au collège de Bourgogne, où le principal le tint caché pendant trois jours. Après ce tems, un édit qui défendoit de tuer davantage, ayant été publié, le maſſacre diminua, ſans ceſſer tout-à-fait; & il y eut un peu plus de ſûreté pour les huguenots. Roſny put alors donner de ſes nouvelles à ſon pere, qui étoit fort en peine; & conformément aux ordres qu'il en reçut, il continua ſes études à Paris, & s'attacha de plus en plus au roi de Navarre, qu'il n'abandonna jamais dans les plus grandes adverſités.

Il quitta Paris, pour ſuivre Henri en 1576. Ce fut alors que la ligue s'étant formée, força le roi à rom-

pre la paix, & à se déclarer chef de faction. Les huguenots, attaqués tout-à-la-fois en Dauphiné, en Languedoc, en Guienne, en Poitou, firent des pertes considérables. Si les catholiques avoient suivi ces premiers avantages avec vigueur, ils en auroient pu avoir de plus grands encore : mais le roi craignoit la trop grande puissance de la ligue; & la reine mere avoit besoin d'une nouvelle paix, pour semer de nouvelles divisions.

L'année d'après que le traité eut été signé, Catherine fit un voyage en Guienne, sous prétexte de conduire sa fille Marguerite au roi de Navarre. Les cours des reines & de Henri étant réunies à Auch, il ne

fut plus queſtion que de jeux, de plaiſirs & d'amours. Roſny, jeune encore, eut comme les autres des foibleſſes, qui contribuerent ſans doute à le rendre cher au roi de Navarre. Mais elles ne durerent pas, & il avoit d'ailleurs des qualités que ce prince ſavoit diſcerner, & dont il recueillera les fruits : c'étoient un grand jugement, un grand courage, & une probité parfaite.

Les deux reines avoient chacune leur eſcadron. C'eſt ainſi que Henri nommoit la ſuite des jolies femmes, qu'elles avoient avec elles ; & il convenoit que ce corps de troupes étoit bien redoutable. En effet, Catherine ſema la diviſion entre lui, le prince de Condé, M. de

Turenne, & les principaux chefs huguenots, & Marguerite se servit contr'elle des mêmes armes. Non-seulement, elle prit dans les filets de ses filles plusieurs des gentilshommes de la cour de sa mere : elle s'avisa encore d'inspirer elle-même de l'amour à Pibrac, qui en avoit toute la confiance. C'étoit un magistrat de cinquante ans, qui avoit été ambassadeur au concile de Trente, & qui dans toutes les affaires où il avoit été employé, avoit montré autant de sagesse que de talent. Marguerite se fit un plaisir malin de faire succomber cet homme grave. Pibrac ne fit plus que ce qu'elle voulut; & Catherine, qui n'avoit pas prévu une passion aussi folle dans

dans une tête auſſi ſage, ſe laiſſa conduire par ſon confident, qui ſe laiſſoit mener par Marguerite. Sa négociation ne réuſſit donc pas auſſi bien qu'elle ſe l'étoit promis; & les deux cours ſe ſéparerent un peu plus aigries qu'auparavant.

Henri n'aimoit pas Marguerite. Il la regardoit plutôt comme ſœur du roi, que comme ſa femme; & il ſe propoſoit de faire rompre un jour ſon mariage, où il y avoit des nullités. Marguerite ne l'aimoit pas davantage : & ſi elle l'avoit ſervi, c'étoit par coquetterie & par goût pour l'intrigue.

Pendant que les cours étoient à Auch, Henri perdit la Réole par une imprudence. Il avoit donné le

gouvernement de cette place importante à Uſſac, gentilhomme fort conſidéré dans le parti huguenot. Or, ce capitaine, quoique vieux & fort laid, devint amoureux d'une des filles de la reine mere. Les jeunes courtiſans en firent des plaiſanteries ; & Henri, jeune auſſi, ne le ménagea pas davantage. Uſſac offenſé des railleries de ſon maître, oublia ſon devoir, & livra la Réole aux catholiques. Voilà une leçon pour les princes : s'il n'eſt pas facile d'imiter les vertus de Henri, il faut au moins éviter ſes fautes.

Une nouvelle guerre civile, qu'on nomma la guerre des amoureux, fut l'effet des intrigues, que l'amour avoit conduites, pendant que les

cours n'avoient paru occupées que de fêtes. Elle se fit dans le même esprit, & voici comment on se provoquoit souvent au combat : *Allons, cavaliers, un coup de pistolet pour l'amour de nos maîtresses. Des hommes, qui marchent sous les drapeaux de Mars & de l'amour, pourroient-ils se retirer, sans avoir donné un coup d'épée ?* L'esprit de ce tems n'étoit qu'un mêlange d'hypocrisie, de fanatisme, de galanterie & de cruauté.

Il fallut encore négocier. Coutras ayant été choisi pour le lieu des conférences, Catherine, Marguerite, le duc d'Anjou, Henri, & sa sœur la princesse de Navarre s'y rendirent. Tout s'y passa, comme

à l'ordinaire, en intrigues galantes: car c'étoit toujours là le grand ressort de la guerre & de la paix. On avoit fait une trève pour Coutras & une lieue & demie à la ronde. La reine mere n'avoit pas voulu l'étendre plus loin; assurant qu'avant qu'une trève générale eût été publiée dans tout le royaume, elle auroit conclu la paix, ou qu'elle en auroit ôté toute espérance. Il arriva par cet arrangement que ceux qui vivoient ensemble à Coutras parmi les plaisirs, s'égorgeoient, lorsqu'ils se rencontroient à une lieue & demie de-là. On étoit quelquefois obligé de nommer des experts, & de compter en quelque sorte les pas, pour savoir si les hos-

tilités commises étoient une infraction à la trêve, & si les choses qu'on s'enlevoit réciproquement, étoient de bonne prise.

Personne ne desiroit plus la paix que le duc d'Anjou, parce qu'il avoit besoin que les deux partis lui donnassent des secours pour son entreprise des Pays-Bas. Il s'employa donc vivement, & elle se fit, en conséquence des conférences qui se tinrent à Fleix en 1580. Elle fut presque aussi funeste que la guerre, par les impôts dont le roi chargeoit le peuple, & par la violence avec laquelle il en autorisoit la levée.

Elle parut menacer la France d'un plus grand malheur : car Henri commençoit à s'endormir dans le repos,

& les plaiſirs enchaînoient déjà ſes vertus. Il avoua lui-même que s'il n'eut été réveillé au bruit de tant d'ennemis, qui conjuroient ſa perte, l'oiſiveté l'eût peut-être enſeveli dans un coin de la Guienne. Combien de circonſtances, combien de revers même il faut raſſembler pour former un grand homme; puiſque Henri, avec toutes les diſpoſitions de l'eſprit, de l'ame & du corps, n'étoit pas grand encore !

Henri ſe réveilla, lorſqu'après la mort du duc d'Anjou, ſes ennemis armerent pour l'exclure du trône. Il ne s'endormira plus. Cinq princes du ſang embraſſerent ſon parti : le duc de Montpenſier, gouverneur de Poitou, avec ſon fils le prince de

Dombes; le prince de Condé, qui tenoit une partie du Poitou, de la Saintonge & de l'Angoumois; le comte de Soiſſons, & le prince de Conti, ſon frere. Tous ces princes étoient catholiques, excepté le prince de Condé. Le maréchal d'Aville Montmorenci, gouverneur du Languedoc, ſe déclara encore pour lui, ainſi que Leſdiguieres, qui de ſimple gentilhomme, étoit devenu comme ſouverain du Dauphiné. Parmi les ſeigneurs huguenots, qui fortifierent ſon parti, les principaux étoient Claude de la Trémouille, duc de Thouars, très-puiſſant en Poitou & en Bretagne; Henri de la Tour, vicomte de Turenne; Châtillon, fils de l'amiral Coligni;

Réne, chef de la maiſon de Rohan; & Roſny, qu'il ne faut pas oublier, fut des premiers à ſe rendre auprès de ſon maître. Il apporta quarante mille francs. Le roi de Navarre & toute ſa cour enſemble n'auroient pas pu faire une pareille ſomme ; ce qui prouve bien qu'il avoit mal employé les années de paix. D'habiles négociateurs, car il ſavoit choiſir ceux qu'il employoit, lui obtinrent encore des ſecours d'Eliſabeth & des princes proteſtans d'Allemagne. En un mot, il ſe diſpoſa ſi bien & ſi promptement à la défenſe, que la ligue, qui croyoit devoir l'écraſer, ſe trouva trop foible pour exécuter les grands projets qu'elle avoit formés. Il ne ſe fit

point d'exploit considérable, pendant les années 1585 & 1586.

La reine mere ayant offert sa médiation, il y eut une suspension d'armes, pendant laquelle cette princesse se rendit à S. Brix, près de Cognac, pour conférer avec Henri, ou plutôt pour chercher l'occasion de le désunir d'avec les chefs de son parti. Il démêla ses desseins, & les fit échouer. Mais que demandez-vous, dit la reine, après bien des conférences inutiles? Rien de tout cela, répondit Henri, en regardant les filles qu'elle avoit à sa suite. Faut-il que la peine que j'ai prise, ne produise aucun fruit, ditelle une autre fois? & m'en retournerai-je sans avoir obtenu le repos

que je desire? Madame, repliqua le roi de Navarre, je n'en suis pas cause : ce n'est pas moi qui vous empêche de coucher dans votre lit; c'est vous qui ne voulez pas que je couche dans le mien. La peine que vous prenez, vous plaît & vous nourrit; le repos est le plus grand ennemi de votre vie.

Les cours des deux rois passerent le reste de l'hiver en festins & en danses. Car la misère publique ne pouvoit arrêter ce goût contagieux que Catherine avoit répandu; & l'austérité de la prétendue réforme n'en garantissoit pas même les huguenots.

Au printems, la guerre recommença, & devint vive, sur-tout à

la fin de la campagne. Plus de vingt-cinq mille allemands furent défaits par le duc de Guise, parce que des contretems ne leur avoient pas permis de concerter leur marche avec Henri, & qu'ils étoient commandés par des chefs qui ne s'accordoient pas. Joyeuse avoit alors perdu la bataille de Coutras. C'étoit le mignon favori du roi de France. En conséquence, on n'avoit pas douté à la cour ni à Paris, qu'il ne fût le seul homme envoyé du ciel pour la destruction des huguenots. Sixte-Quint lui avoit donné tous les domaines de Henri, & il croyoit lui-même marcher à une conquête assurée, avec des troupes nombreuses que la noblesse la plus brillante

embarrassoit de sa mollesse & de son luxe, & où chacun vouloit commander. Cependant les forces qu'il alloit combattre, consistoient principalement dans les débris de fer & de soldats, échappés aux batailles de Jarnac & de Moncontour.

Henri, sans être ébloui du succès de ses armes, montra autant de générosité après la victoire, qu'il avoit montré de courage & de conduite pendant la bataille. Mais cette victoire ne produisit pas les effets qu'on en devoit attendre. Les chefs, divisés secrettement par de vieilles jalousies, se séparerent tout-à-fait, aussitôt que l'ennemi commun parut moins à craindre, & chacun voulut s'occuper de ses intérêts particuliers.

culiers. Le projet du prince de Condé étoit d'avoir pour lui, l'Anjou, le Poitou, l'Aunis, la Saintonge & l'Angoumois ; laissant ses autres provinces au roi de Navarre, & de Turenne qui portoit ses vues sur le Limousin & sur le Périgord, il eut avoir trouvé le moment favorable à son ambition. Il fut un de ceux qui hâterent le plus la séparation des troupes. Condé s'étant donc retiré à la Rochelle, & Henri en Béarn, l'armée victorieuse se trouva dissipée, huit jours après la bataille.

Il eût sans doute été difficile à Henri de conserver toutes les troupes sous ses ordres : mais il n'étoit pas fâché d'aller voir la comtesse

de Guiche, dont il étoit amoureux : il étoit même impatient de mettre à ses pieds les dépouilles des ennemis. Le comte de Soissons l'entretenoit encore dans ces dispositions, parce qu'il vouloit aussi aller voir la princesse de Navarre, qu'il comptoit épouser ; & l'amitié que Henri avoit pour sa sœur & pour ce prince, servit de prétexte au voyage de Béarn.

Cependant le comte de Soissons n'étoit pas sincérement attaché à Henri. Persuadé que ce prince ne pouvoit manquer de succomber sous les efforts du pape, du roi d'Espagne & de la ligue, il ne songeoit à s'allier avec lui que dans l'espérance de s'approprier un jour les

biens de la maison de Navarre; & il se proposoit de se retirer à la cour de France, aussi-tôt que le mariage auroit été conclu. De pareils sentimens brouillerent bientôt ces deux princes, & le mariage ne se fit pas.

La mort du prince de Condé, qui arriva l'année suivante, répandit la consternation parmi les huguenots, & les divisa encore, parce qu'elle alluma l'ambition des chefs. Mais les barricades de Paris, la fuite du roi, & le meurtre des Guises faisoient voir de plus grands désordres parmi les catholiques. Passons rapidement sur ces tems malheureux; & sans nous arrêter sur l'attentat qui trancha les jours du dernier des Valois, venons au

moment où Henri fut appelé au trône.

Il étoit ſans doute avantageux pour Henri d'avoir été appelé au ſecours du dernier roi ; moins parce qu'il ſe voyoit aux portes de Paris, maître de pluſieurs places & à la tête d'une armée, que parce qu'il avoit eu occaſion de ſe faire connoître davantage des catholiques. Ses vertus lui firent des partiſans parmi ceux qui lui auroient été contraires ; & il lui eût fallu bien du tems pour ſe mettre dans une poſition auſſi favorable, ſi, à la mort du dernier Valois, il ſe fût trouvé confiné dans le Béarn. Tout étoit néanmoins dans la confuſion la plus grande : il le voyoit lui-même,

& il sentoit qu'il avoit besoin de beaucoup de prudence. Il n'en manquera pas.

Les huguenots ne balancerent pas à le reconnoître : mais c'étoit la moindre partie de ses forces. Cet exemple fut suivi dans le premier moment par un nombre assez considérable de seigneurs & de gentilshommes catholiques. Les uns s'attacherent à lui sincérement & sans rien exiger, tels que le maréchal d'Aumont, Givri & Humieres ; d'autres ne firent cette première démarche, que parce qu'ils n'avoient pas eu le tems de concerter encore leurs mesures. Le scrupule qu'ils se faisoient, ou vouloient se faire, de servir un roi huguenot, leur servoit

de prétexte pour se vendre cher. Quelques-uns demandoient même des provinces en souveraineté. Le maréchal de Biron, par exemple, demanda le Périgord.

Un refus devoit naturellement l'irriter ; & cependant il étoit bien dangereux de lui accorder sa demande, puisque c'eût été enhardir les autres seigneurs, & se mettre dans la nécessité de leur en accorder autant. Quel étoit dans ce siècle le prince qui n'eût pas usé de dissimulation, & tout promis pour ne rien tenir ? Henri, franc & de bonne foi, refusa, & sut cependant s'attacher Biron. Ce maréchal jura même de ne pas permettre qu'aucune province fût jamais démem-

brée. Il fit plus : Sanci avoit amené au feu roi, des Suisses, qui étant des cantons catholiques, refusoient de porter les armes pour un prince huguenot : Biron se joignit à lui pour les engager au service de Henri.

Nous avons déjà dit, que le duc d'Epernon & d'autres seigneurs abandonnerent le roi. Les princes du sang ne lui donnoient pas moins d'embarras. Il y en avoit six alors, un vieux cardinal de Bourbon, le cardinal de Vendôme, le comte de Soissons, le prince de Conti, le duc de Montpensier, & le prince de Dombes, son fils. Tous avoient des prétentions. Le comte de Soissons brouillé avec Henri, intriguoit sur-

tout, pour empêcher qu'il ne fût reconnu, s'il ne se faisoit catholique. La résolution en fut même prise par une partie de la noblesse; & François d'O, surintendant des finances, chez qui elle s'étoit assemblée, eut la hardiesse de le déclarer au roi. Henri répondit avec autant de fermeté que de douceur, témoignant qu'il desiroit de les conserver, mais qu'il ne craignoit pas de les perdre. Il fut reconnu dans une assemblée plus nombreuse, qui se tint chez François de Luxembourg, duc de Pinei, & dont le résultat fut que Henri protégeroit l'exercice de la religion catholique dans ses terres, qu'il s'en feroit instruire lui-même, & qu'il ne donne-

roit pas les emplois aux huguenots. Cette aſſemblée crut devoir députer vers le pape, pour lui faire agréer les motifs de ſon obéiſſance à ſon roi légitime.

Il étoit encore bien difficile au roi de conſerver les provinces qui paroiſſoient ſoumiſes : car les gouverneurs n'imaginant pas comment il ſe dégageroit de tous les obſtacles dont il étoit enveloppé, croyoient prévoir le moment où la France alloit ſe diviſer en une multitude de principautés ; & chacun ſongeoit à ſe rendre ſouverain dans ſa province. Tels étoient le maréchal de Montmorenci en Languedoc, & Leſdiguieres en Dauphiné.

Turenne remuoit de ſon côté. Il

projetoit de faire une ſeule république de toutes les égliſes réformées du royaume : il vouloit les mettre ſous la protection de l'électeur Palatin, pour en obtenir des ſecours ; & il comptoit en être le chef, avec le titre de lieutenant-général de cet électeur. Mais il ne montroit en cela que de mauvais deſſeins & peu de jugement, comme le remarquoit Henri. En effet, rien n'étoit plus chimérique que de prétendre gouverner par les mêmes loix les égliſes des huguenots, éparſes dans la France & ſéparées par des égliſes catholiques. Le roi n'appréhendoit donc pas cette aſſociation. Il craignoit ſeulement que les projets chimériques de Turenne

ne fiſſent illuſion aux huguenots. En effet, ils n'en voyoient pas, comme lui, l'impoſſibilité. Les plus ambitieux, qui ne demandoient que des troubles, feignoient d'en croire l'exécution facile : ils entraînoient les plus ſimples dans leur ſentiment, & ils les portoient à la révolte, en faiſant prévoir que Henri ſe convertiroit tôt ou tard, & les abandonneroit. C'eſt ainſi que tout faiſoit obſtacle au roi de France, juſqu'aux projets chimériques de ſes ennemis.

Heureuſement ſes ennemis n'avoient pas moins de peine à ſe concilier, tant leurs intérêts ſe croiſoient & ſe contrarioient. Le pape n'avoit garde d'entrer ſincére-

ment dans toutes les vues du roi d'Eſpagne. Il ne le trouvoit déjà que trop puiſſant ; & il prévoyoit bien, diſoit Roſny, que ſi ce prince s'agrandiſſoit encore, il n'en ſeroit bientôt lui-même que le chapelain. Il étoit donc de ſon intérêt de reconnoître Henri, s'il ſe faiſoit catholique, plutôt que de ſouffrir que la France tombât ſous la domination de la maiſon d'Autriche.

Le roi d'Eſpagne, à qui la révolte des Pays-Bas ne permettoit pas d'employer aſſez de forces pour conquérir la France, n'avoit point de deſſein arrêté. Se trouvant d'ailleurs mieux dans un cabinet qu'à la tête d'une armée, il attendoit beaucoup plus de ſa politique artificieuſe,

que du ſort des armes; & il ſe propoſoit de prendre ſon parti, ſuivant les conjonctures. S'il ne pouvoit pas être roi de France lui-même, il vouloit diſpoſer de cette couronne en faveur d'un ſeigneur, qui épouſeroit ſa fille; ou anéantir cette puiſſance, en partageant le royaume entre tous les grands, qui pouvoient former des prétentions; ou enfin s'accommoder avec Henri, ſi ce roi vouloit lui céder quelques provinces. Dans cette vue, il entretenoit la diviſion parmi les chefs, donnant à tous de grandes eſpérances & de foibles ſecours, & ſe flattant que les déſordres viendroient au point qu'il donneroit la loi. Mais en roulant dans ſa tête un ſi

grand nombre de projets, les mesures qu'il prenoit dans un tems renversoient celles qu'il avoit prises dans un autre; & il ressembloit lui seul à plusieurs alliés, qui ne peuvent pas s'accorder. Le grand art de la politique, est de savoir d'abord prendre le bon parti, & ensuite de s'y tenir toujours, sans jamais s'en écarter. Ce sera l'art de Henri.

Les artifices, les plus fins dans les commencemens, deviennent grossiers, lorsqu'ils se répètent; parce qu'en trompant, on ouvre enfin les yeux à ceux qu'on trompe. Le roi d'Espagne ne donna donc que de la méfiance. Les chefs de la ligue connurent qu'il ne vouloit

contribuer à affermir aucun d'eux en particulier, & de leur côté ils songerent à se servir de lui, sans lui laisser prendre trop d'autorité.

Les principaux chefs qui paroîtront à la tête de la ligue, sont les ducs de Mayenne, de Némours, son frere utérin, de Lorraine, de Savoie, de Mercœur de la maison de Lorraine, & de Guise, fils de celui qui avoit été assassiné à Blois. Mais ils étoient en général si divisés, qu'on doit moins les regarder comme une ligue, que comme des chefs qui se font chacun des intérêts séparés.

Les gentilshommes, qui sans être assez puissans pour faire un parti, étoient au moins assez nécessaires

pour faire valoir leurs ſervices, avoient encore leurs intérêts particuliers, & changeoient de vues ſuivant les conjonctures. Toujours au moment de quitter un chef pour un autre, chacun d'eux formoit les plus grands projets ſur les plus petites eſpérances. Les femmes ſurtout nourriſſoient cette incertitude dans les eſprits, car la galanterie continuoit toujours ; & l'amour, cherchant par des intrigues à fortifier tour-à-tour chaque parti, ſemoit la méfiance parmi ceux mêmes qui paroiſſoient ſuivre un ſeul chef.

Si les grands avoient chacun leurs intérêts, les principales villes avoient auſſi les leurs. Pluſieurs ſe

flattoient de trouver pendant les troubles l'occafion de fe gouverner en républiques. C'eft le gouvernement que les feize vouloient établir à Paris : mais ils n'étoient pas les plus forts, & les autres citoyens demandoient un roi.

On n'a point vu dans l'hiftoire de fituation femblable à celle où nous voyons la France. Quelle que fût l'anarchie des fiefs, il y avoit au moins des loix & des droits convenus : actuellement tout eft prétention, méfiance, intérêt contraire. En peu d'années cependant le génie de Henri rétablira l'ordre & la paix. Cela eft plus étonnant que les conquêtes de tous les héros de l'antiquité. Tâchons d'en démêler les caufes.

L'excès même des désordres amènera la paix. Les peuples, accablés de misère, se lasseront enfin d'une guerre civile, qui interrompt tout commerce, & qui les expose continuellement au pillage des soldats. Ils reviendront de l'erreur où ils étoient, de pouvoir former des républiques ; ils regarderont avec mépris, avec haine, cette multitude de souverains imaginaires, qui entreprenant d'élever leurs trônes sur les malheurs publics, se renversent mutuellement ; & ils chercheront un roi qui puisse enfin leur faire goûter le repos. S'ils le trouvent, les chefs de la ligue, sortant de leur illusion, connoîtront combien il leur est impossible à tous de se

concilier, & à chacun en particulier de dominer : alors ils ne chercheront plus qu'à ſe ſoumettre ; & les uns après les autres ils ſaiſiront le moment favorable pour ſe faire un mérite de leur obéiſſance, & obtenir de meilleures conditions. C'eſt ainſi que cette ligue formidable ſe diſſoudra peu-à-peu.

La ligue a de plus grandes forces, ſi on compte les hommes ; mais ce n'eſt pas ainſi qu'il faut juger : il ne faut conſidérer que Henri & Mayenne. Celui qui ſaura le mieux concilier les eſprits dans ſon parti, & ſe faire eſtimer dans le parti contraire : celui, en un mot, qui aura le plus de vertus, vaincra infailliblement.

Quoique le duc de Mayenne eût du mérite, il avoit un défaut capital pour un capitaine : je veux dire, une ame lente dans un corps massif, auquel il falloit beaucoup de nourriture & de sommeil. Cette pesanteur, que ses courtisans appelloient gravité, lui ôtoit toutes les graces de la figure, rendoit inutiles les ressources de son esprit, & ne lui permettoit pas d'avoir cet extérieur affable qui attache. Sixte-Quint, qui avoit trop d'esprit pour faire cas de la ligue qu'il protégeoit, prédit qu'elle ne manqueroit pas de succomber : car, disoit-il, le Béarnois, c'est ainsi qu'il nommoit Henri, est moins de tems au lit, que Mayenne à table.

Ce n'eſt pas ſeulement par ſon activité que Henri devoit vaincre, c'eſt encore par le concours heureux de pluſieurs autres qualités, c'eſt-à-dire, une belle figure, un eſprit prompt, agréable & facile; une ame humaine & généreuſe, une clémence qui pardonnoit, ſans conſerver aucun reſſentiment, une eſtime ſincère & tendre pour les hommes de mérite, le don de les récompenſer avec un mot ingénieux & flâtteur, & ſur-tout une probité à toute épreuve. Il étoit impoſſible de ne pas l'aimer quand on avoit quelque part à ſa familiarité, ou ſeulement quand on le connoiſſoit. Sa probité étoit ſi connue, que lorſqu'il marchoit à Paris avec ſon

prédécesseur, les villes des environs, qui capitulerent, ne voulurent pour sûreté que sa parole, méprisant les écrits, les sermens & les ôtages du dernier des Valois. Transportons-nous donc au tems où les peuples seront las de la guerre, & nous jugerons que tous les vœux se tourneront sur Henri. Après cette exposition, nous pourrons passer rapidement sur les événemens principaux.

Après la mort du dernier Valois, le duc de Mayenne fit proclamer roi, sous le nom de Charles X, le vieux cardinal de Bourbon, que Henri retenoit prisonnier à Tours. Il se réserva la qualité de lieutenant-général du royaume, n'osant

prendre la couronne lui-même : car le roi d'Eſpagne & les autres chefs de la ligue s'accordoient à ne la pas mettre ſur ſa tête, quoiqu'ils ne ſuſſent pas trop ce qu'ils en vouloient faire ; le peuple en général vouloit un Bourbon.

L'année ſuivante, Mayenne marcha au ſecours de Rouen, que le roi menaçoit ; & Henri, forcé de ſe retirer à Dieppe, ſe vit enveloppé d'une armée trois fois plus nombreuſe que la ſienne. Déja les chefs de la ligue ſe diſputoient d'un œil jaloux les dépouilles de ce prince, & publioient qu'ils ne pouvoit plus échapper qu'en ſautant dans la mer. En effet, on lui conſeilloit de s'embarquer, pour ſe re-

tirer à la Rochelle, ou pour aller demander des ſecours à la reine Eliſabeth. Cette démarche eût porté coup à ſa réputation, & par conſéquent à ſes affaires. Henri ne ſuivit donc que les conſeils de ſon courage & vainquit.

Il reçut alors un renfort de quatre mille hommes, qu'Eliſabeth lui envoya, avec vingt-deux mille livres ſterling pour prévenir la déſertion des troupes ſuiſſes & allemandes. Cette ſomme étoit ſi conſidérable pour lui, remarque M. Hume, qu'il avoua ne s'être jamais vu autant d'argent. Ainſi, pendant que la ligue avoit preſque toujours des troupes entretenues par l'Eſpagne & par le pape, Henri étoit hors d'état

d'état de ſoudoyer les ſiennes. Souvent il ſe voyoit obligé d'en licentier une partie, & de congédier les gentilshommes, qui avoient beſoin de retourner chez eux pour amaſſer quelque argent. Mais il étoit ſûr de les voir revenir, auſſi-tôt qu'ils le pouvoient : car ils ſacrifioient volontiers pour lui leur fortune & leur vie.

C'eſt ainſi qu'il fit la guerre pendant trois ou quatre ans, n'ayant jamais que dix, douze, quinze mille hommes de troupes, & n'étant pas encore aſſez riche pour les tenir toujours ſous ſes drapeaux. Mais ſon activité ſe communiquoit à ſes capitaines & à ſes ſoldats, tandis que la lenteur de Mayenne étoit

contagieuſe dans le parti contraire. Or, il eſt naturel qu'une petite armée qui vole, pour ainſi dire, faſſe plus qu'une grande qui ſe meut peſamment.

Fin du vingt-troiſième Volume.

TABLE

Pour les vingt-deuxième & vingt-troisième Tomes de l'Histoire.

TOME XXII.

LIVRE XI.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

TOME XXIII.

LIVRE XI.

LIVRE XII.

Fin de la Table.